Essai sur les maladies venerienes, contenant ... un détail exact de la maniere dont on les traite à Montpelier / [Pierre Guisard].

Contributors

Guisard, Pierre, 1700-1746

Publication/Creation

La Haye: P. Poppy & the author, Montpellier, 1740.

Persistent URL

https://wellcomecollection.org/works/ehgygy8y

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

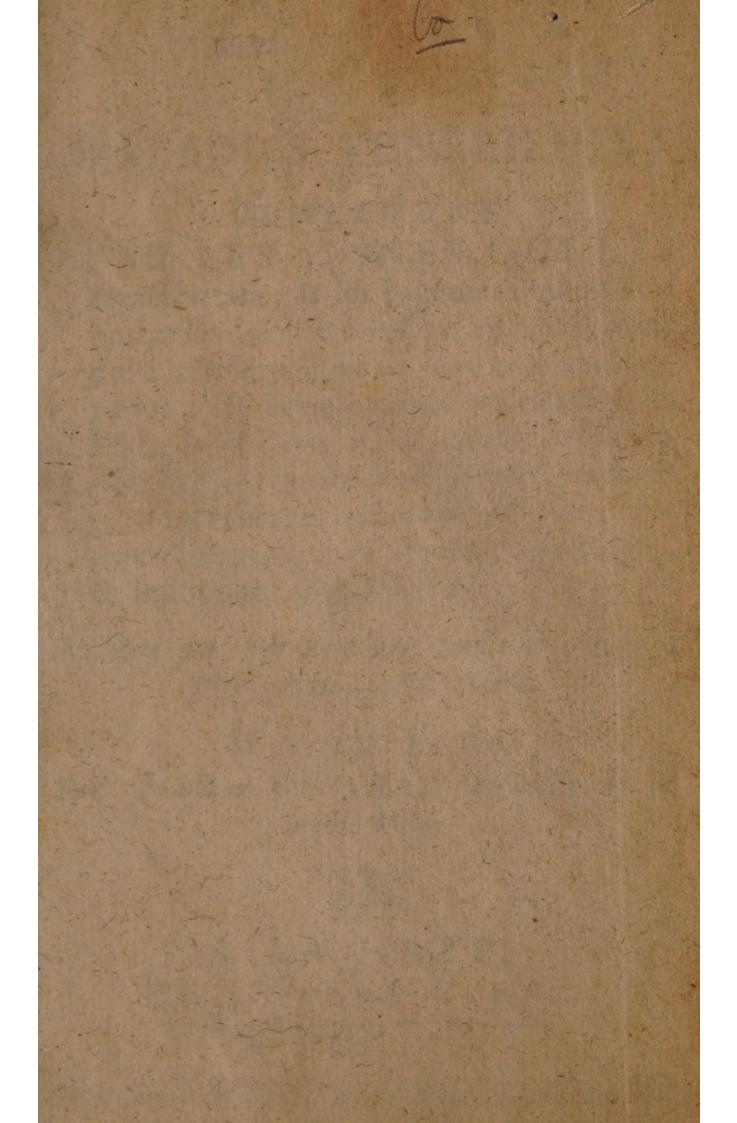
You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection 183 Euston Road London NW1 2BE UK T +44 (0)20 7611 8722 E library@wellcomecollection.org https://wellcomecollection.org



LIVRES ANCIENS ETMODERNES E. NOURRY c. Sigh 62 Ruedes Ecoles 26,0. CC





ESSAI

SUR LES 47147

- MALADIES VENERIENES;

CONTENANT

avec Les signes Qui Les caractérisent, & les Jugemens qu'on doit porter sur les diferens Cas, un détail exact de la manière dont on les traite à Montpelier, les Inconveniens qui suivent le Flux de Bouche, les raisons qu'on a eues de le proscrire des Païs Meridionaux; & les Avantages qui reviénent d'une Méthode beaucoup plus douce, plus simple, & infiniment plus assurée.

Confirmé par une Pratique constante, & des Observations particulières.

MIS AU JOUR Par Monsieur GUISARD Médecin de la même Ville.



A LA HAYE, Chez PIERRE POPPY.

M. DCC. XL.

Se grouve à MONTPELIER chez L'AUTEUR.

MALADIES VEHERIES, HISTORICAL MEDICAL (IBRAR MIS AU TOU

WEN KEN KEN KEN KEN KEN KEN KEN KEN

TABLE.

DES MATIERES.

PREMIERE SECTION.

DES Maladies Veneriènes en general & en particulier.

CHAPITRE PREMIER. Du Mal de Naples proprement dit. Quelle est cette Maladie, & quels sont les Signes qui la caractérisent. Pag. 1.

PREMIERE OBSERVATION. Sur un Phimosis venerien. 4.

SECONDE OBSERVATION. Sur quelques simptomes Veneriens arrivez. à une Femme enceinte.

TROISIEME OBSERVATION. Sur des Ulceres Veneriens entretenus par une Maladie de vingt ans. 12.

QUATRIEME OBSERVATION. Sur une Maladie Ve-

neriène confirmée.

CHAPITRE II. Quoiqu'on ne puisse determiner autrement que par conjecture la Cause des Maux Veneriens, la manière dont on les traite n'est pas moins assurée.

Exemple tiré des Maladies aignes, qui prouve qu'il n'est pas toûjours nécessaire de connoître la nature des Causes, pour tirer parti d'un Cas dificile. 23.

CHAPITRE III. Prognostic du Mal de Naples proprement dit.

CINQUIEME OBSERVATION. Sur un Chancre Venerien de la dernière Malignité. 44.

CHAPITRE IV. Description de la Méthode usitée à Montpelier dans le Traitement des Maladies Veneriènes. CHAPITRE V. Qu'est-ce qu'on entend par Gonorà rhée, & à quelles marques on la reconnoît. 65. CHAPITRE VI. Prognostic de la Gonhorrée. 71. CHAPITRE VII. Manière de traiter la Gonorrhée. 77

SECONDE SECTION.

R EFLEXIONS sur la manière de traiter les Maladies Veneriènes.

Quelque aisée que paroisse nôtre Méthode, tout le monde n'est point en état de la mettre heureuse-

ment en pratique.

CHAPITRE PREMIER. La simplicité de la Méthode en a rendu l'usage trop commun. 88.

SIXIEME OBSERVATION. Sur une Maladie Veneriène accompannée de la plus grande partie des Acciadens ordinaires.

CHAPITRE II. Le Traitement des Maladies Veneriènes, n'est pas toujours aussi aisé qu'on se l'imagine.

SEPTIEME OBSERVATION. Sur une Maladie Veneriène caractérisée par un Chancre malin. 95:

CHAPITRE III. On abuse des meilleurs Remedes, faute de savoir distinguer les cas. 97.

CHAPITRE IV. Un Médecin experimenté se conduit selon l'exigence des cas.

Avis sur les diferentes routes qu'on doit tenir en Pratique.

HUITIEME OBSERVATION Sur deux Maladies Veneriènes, dont l'une étoit accompagnée de Verrues qui couvroint toute la face.

Neuvieme Observation. Sur une Ophialmie Veneriene.

Finide la Table:

PREMIERE

PREMIÈRE SECTION.

DES MALADIES
Veneriénes en general, G en
particulier.

CHAPITRE PREMIER.

Du Mal de Naples proprement dit. Quelle est cette Maladie, & quels sont les Signes qui la caractérisent.

L'étendue, comprend tant de Maux ensemble, tenserme tant de cas, & paroît sous tant de formes diserentes; qu'on ne peut en donner une définition juste & précise. Ce n'est pas seulement

une Hydre; c'est encore un Protée qui change tous les jours de masque. En effer, les Simptomes qui l'accompagnent, sont si nombreux; & les Maladies qu'il copie, semblent quelquesois si opposées; qu'il est moralement impossible de voir tout réuni dans un même Malade. La Déesse dispense ses présens d'une & d'autre façon, & les Galans sont recompensez à proportion de leur mérite. C'est de la source où ils ont puisé, de leur temperament, de l'ardeur qu'ils ont témoignée dans le Choc, du nombre des Combats qu'ils ont livré, de la diferente disposition des Parties à recevoir & à retenir le Virus, du plus ou du moins de précaution qu'ils ont prise, & de cent autres Circonstances pareilles, que depend la mesure de ses liberalitez. Une telle bizarrerie doit d'autant moins nous surprendre, qu'il est bien d'autres Maladies à caprice, s'il est permis de s'exprimer ainsi, & qui se declarent avec une varieté infinie dans les divers Sujets. Ce sont particuliérement l'Affection hypochondriaque, la Melancolie, & la Passion histerique; que tout le monde sait être propres à jouer plusieurs sortes de Scenes. Il est même inoui qu'aucune d'elles traîne constamment après soi tous les accidens qui sont de son ressort; & par là le parallele devient encore plus sensible & plus juste.

Aussi n'est-il pas nécessaire que tous les Simptomes veneriens se rencontrent à la fois, pour que quelcun soit atteint & convaincu de galanterie: Un ou deux sussent, & la Maladie en est assez caracterisée. Cela est si vrai, qu'il est bien disicile qu'on ait eu des Porreaux ou des Chancres veneriens, sans être totalement infecté. J'avoue que cette opinion n'est pas generale, & que plusieurs Personnes

Eh quoi! diront quelques-uns; nous fera-t-on croire que la semence d'un mal, dont les essets sont bien souvent terribles, puisse demeurer comme engourdie des années entières; & que l'action continuelle des solides, ni la circulation des liqueurs, qui se fait sans cesse, ne soint point en état de la déveloper assez, pour la faire germer aussitôt? Oui sans doute, elle peut demeurer engourdie; puisqu'il est constant, que plusieurs Personnes de l'un & de l'autre Sexe ne sont actuellement sujettes à aucune instrmité, ont de l'embonpoint même; & pour tout dire ensin, se portent aujour-d'hui à merveille, qui ayant eu des galanteries traitées sort cavalièrement dans leur Jeunesse, confervent à coup sûr un vieux levain, tristes restes

de quelque partie fine.

PREMIERE OBSERVATION.

Sur un Phimosis venerien.

Un jeune Homme d'environ vingt-deux ans me consulta un jour sur un Phimosis qu'il avoit attrapé dans le cours de ses Avantures. Il étoit accompagné de Chancres extrêmement durs & calleux, qui occupoint le Gland presque en entier, & le rendoint quasi aussi dur que du bois. Ajoûtez à cela qu'il en découloit une quantité étonnante de Matiére sordide. Je lui conseillai d'abord l'Operation, comme ce qui pressoit le plus; & ayant voulu l'engager tout de suite à passer par le Remede, il m'avoua qu'il se trouvoit dans l'impossibilité de tournir à la Dépense. Je tachai de lever cet Obstacle, en l'assurant que je ne prétendois rien exiger de lui. Avec cette avance, la Nourriture & les Remedes se reduisoint à peu de chose; & il n'étoit pas si dépourvû, qu'il ne fût en état d'en faire les fraix. Cependant mon offre devint inutile; il refusa tout secours, jusqu'à ne vouloir même point consentir à l'Operation. Il n'étoit pas Homme à s'effraier; aussi ne perdit-il pas courage, il ne discontinua point son train de vie, il mangea de tout & but de même: il sit plus, il ne cessa de sacrisser à la Déesse, & quelque maltraité qu'il en fut, ses Nymphes lui étoint trop cheres, pour les abandonner. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que le Phimosis & les Chancres disparurent au moyen de quelque peu de Pommade mercurielle, dont il se contenta de froter de tems en tems la Partie. Il ne se vit pas plûtôt gueri

yeux, qu'il se crut parfaitement sain; & qu'il songea moins que jamais à prendre d'autres mesures. Il en resta là, & je n'en entendis plus porler.

SECONDE OBSERVATION.

Sur quelques Simptomes Veneriens arrivez à une Femme Enceinte.

On me pria une autre fois de voir une Femme enceinte de huit mois, dont je trouvai les Parties couvertes de Chancres, & qui par dessus cela avoit une Coulante de couleur de Printems, pour me servir de l'expression du Mari même, qui m'en sit le raport, avant de la visiter. N'osant la faire entrer dans le Remede, avec une Grossesse aussi avancée; je n'employai que des Palliariss pour la soulager, en attendant un tems plus savorable. Elle accoucha heureusement au terme, & tout s'étant évanoüi, à ce qu'on m'assura, il ne sut plus question de rien; & on ne lui a jamais sait d'autre remede, que je sache.

Il me vint encore une Fille quelque-tems après, dont les Parties étoint en aussi mauvais ordre, & qui n'a sçû peut-être de sa vie ce que c'étoit que le Remede. Elle n'a jamais usé que de quelque Prissane rafraîchissante, pour calmer, disoit-elle, une ardeur d'Urine.

Je laisse à penser si on a raison de se croire hors d'intrigue, toutes les fois qu'on a essuyé de pareilles carastrophes, sans se soucier d'autre traitement. A ne juger que sur les aparences, les Personnes qui sont le sujet de ces trois Observations, ne sairroint se mieux porter qu'elles le font depuis la disparistion des simptomes veneriens, dont cependant la cause n'a point été détruite. On ne vit jamais de couleur plus fraîche que celle de la Fille sur tout. Les deux autres sont rout aussi bien.

Il ne manque point de ces sortes d'exemples, & il n'est point de Médecin un peu en vogue, qui ne connoisse nombre de Gens entichez de quelque grain de Virus, qu'on croit pourtant en possession de la Santé la mieux établie. En veut-on des preuves? jettons les yeux sur tant d'innocentes Victimes, qui traînent une Vie infortunée, & qui n'ont d'autre Obligation à ceux qui leur ont donné le jour, que celle d'une Naissance condamnée à une infinite de maux. Une seule Visite dans quelcun de ces Lieux destinez à l'Entretien des Enfans qui ne connoissent ni Pere ni Mere, en apprendra plus que tout ce que je pourrois en dire.

Mais pour faire comprendre à ceux même, qui ne sont pas du Mêtier; qu'on peut ésectivement avoir quelque vieux reliqua, sans qu'il y paroisse; en n'a qu'à leur dire de considerer ce qui se passe dans la Petite Vérole, dont le germe, quel qu'il soit, couve quelquesois jusqu'à la sin de la Vie la plus longue, & ne pousse que dans ce dernier mo-

ment.

Les signes ausquels on reconnoît le Mal de Naples, ne sont pas semblables par tout, quoique la cause soit la même. C'est que la nature du Virus est tantôt plus & tantôt moins maligne, que tous les Malades ne se trouvent point également constituez; & que tel est sujet à une certaine Maladie, dont le Mal venerien emprunte les signes pour se deguiser, dans le tems qu'un autre paroît attaqué d'une manière toute opposée.

Cependant le Mal dont il s'agit ici, n'est point diserent de lui-même; mais l'habillement est changé, & les signes sont équivoques. Plusieurs choses contribüent encore à la varieté qu'on y observe s comme la quantité du virus qui s'insinue avec plus ou moins d'abondance, l'âge, le séxe des Malades, la qualité des Parties affectées, le nombre des symptomes qui suivent la Maladie, le tems qu'il y a qu'elle a commencé, & les degrez où elle est portée. Cela posé, s'il se présente des signes assurez,

il s'en présente aussi qui sont fort douteux.

Pour suivre un ordre, suposons dabord une Maladie veneriene confirmée; on ne sçauroit s'y méprendre. Ce sont des Porteaux & des Chancres qu'i entourent la couronne du Gland; c'est une Coulante, qui ayant été arrêtée avant le tems, ou qui étant rentrée d'elle-même, est tombée dans les Bourses, pour parler le langage ordinaire; c'est un Phimosis qui bride le Gland, & qui le recouvre presque tout; ou un Paraphimosis qui le laisse à découvert, & qui lui cause un étranglement douloureux; ce sont des Tumeurs aux Aines, des Cretes, des Fics, des Meures, des Rhagades autour du Fondement; des Pustules sur tout le Corps; des Maux de tête, des Vertiges; des Douleurs insuportables dans les Membres, qui se renouvellent pendant la nuit: Tout sommeil disparoît, l'appetit cesse, le Malade s'extenuë à vûë-d'œil, & va perir enfin, si on ne lui donne un prompt secours.

Quel que soit l'état d'une Maladie confirmée pat la réunion des principaux simptomes (car nous avons déja observé qu'ils ne paroissent jamais tous ensemble dans un même Sujet) c'est toute autre chose

lorsqu'elle a eu le tems de vieillir, & qu'elle est arrivée au dernier période. Les douleurs se rendent plus aigues, & les autres accidens augmentent à proportion. Il se fait de nouvelles Pustules & de nouveaux Ulceres, il s'éleve des Boutons de toute part, les Cheveux, les Poils, & quelquesois les Ongles tombent: Les Parties les plus solides ne sont pas plus en sureté, & rien ne les met à couvert d'un Ennemi d'autant plus redoutable, qu'il agit sourdement; qu'il travaille la nuit comme le jour, quil se fraye des routes sans aucune peine & qu'on ne peut arrêter ses trames secrettes.

De là les Exostoses, les Caries, les Vermoulures qu'on remarque dans les Os les plus durs; pendant que ceux qui se trouvent moins compactes, ou moins appuyez, se détachent comme d'eux mêmes. Tels sont les Os du Palais, les Os du Nez, & autres qui ne sauroint résister au plus petit effort. Pour achever le Tableau; le désordre devient general, & la Machine manquant de tout côté croule à peuprès comme un vieux Edifice!, dont les diferentes piéces s'étant desunies peu à peu, entraînent toutà coup la ruine de l'Ouvrage entier. C'est ainsi que chaque partie se détruit insensiblement, & que l'Homme succombe; c'est ainsi qu'après être mort autant de fois qu'il a de Parties, si je puis m'expri-mer de cette façon, il trouve la fin de ses maux avec la fin de sa vie, & que tout est fini pour lui.

Le Diagnostic des Maux veneriens est aisé à établir, quand les signes sont aussi évidens; il est en-core plus aisé sans doute, lorsque la Maladie est parvenue au dernier dégré : jusques-là il n'est point d'équivoque. Mais la même certitude ne s'offre pas toujours, & on est souvent fort en peine de de-

mêles

mêler un cas douteux. C'est que les disicultez, outre qu'elles sont en nombre, ne viénent point du même lieu. Le Mal de Naples s'alie avec tou-te sorte de Maux, & quoiqu'il ait ses simptomes particuliers, il ne laisse pas de s'accommoder de ceux des autres. Il est tel qu'il mettroit tous les jours en défaut un Médecin, qui ne seroit point fais à son Jeu. Ici c'est un mal d'Oreille qu'il copie, ou un Ulcere dans le Nez: Là c'est une Ophtalmie, dont il emprunte la forme : Ce sont ailleurs des atteintes de Goutte, de Rhumatisme, ou de tous les deux ensemble qu'il représente. En un mot, c'est telle Maladie qu'on voudra, dont il imite parfai-

tement le caractère & le genie.

L'embarras seroit moindre, si le Malade avouoit quelque chose; mais il ne dit souvent mot. Un Enfant, par exemple, qu' n'est coupable de rien, & qu'une Nourrice a infecté, ne sait seulement pas de quel mal il est atteint Un Jeune Homme qui a toûjours été sage, peut couver un malheureux lévain des le Berceau, sans le savoir. Rien n'empêche même qu'il ne soit gâté pour avoir donné la moitié de son Lit pendant quelques jours à un Ami indigne de ce nom, & pestiferé de la tête aux pieds. Dans ces deux cas le Malade n'entend rien à ce qu'on lui demande; & il est hors d'état de donner des éclaircissemens. Une Femme vertuense qui n'a jamais vû d'autre Homme que son Mari qu'elle a cru fort retiré, na comprend pas davantage dans les questions qu'on lui fait. Un Libertin qui a couru les Avantures, est retenu par une mauvaise honte, & on ne sauroit lui faire avoilet la dette. Le croiroit-on? l'opiniatreté de quelques-uns va si loin, qu'ils refusent de se rendre, lors même que le mal est en évidence. J'en ai connu

un autrefois, qui, quoiqu'il se fût livré sans mesure; & qu'il eût au fond du Gosser, un Ulcere de la grandeur d'une pièce de trente sols, soûtenoit fort & serme qu'il n'étoit point question de virus chez lui. Cela

posé:

Si la nature du mal est souvent si cachée, qu'on ne la decouvre qu'à tâtons; & si on ne peut s'en assurer que par des conjectures vagues; il n'est guere plus facile de tirer la veriré de la bouche du Malade même. Il n'y a cependant point à balancer; il saut prendre un parti, & determiner le genre de la Maladie, au sujet de laquelle on nous consulte. Il seroit fâcheux de condamner quelcun à passer par un remede long, ennuyeux, & même inutile, si le mal dont il est travaillé, ne dépendoit pas d'un virus venerien.

L'erreur seroit encore pire, si on manquoit d'en traiter un autre, qui ne pouvant retirer du soula-gement des secours ordinaires, viendroit enfin à se rapeller un vieux repentir. Le tems, sût-il plus long, où le mal a paru d'abord, n'est compté pour rien: quand vingt ans se seroint écoulez depuis cette époque, le plus petit aveu dans des circonstances obscures, & dans une Maladie qui resiste à tout,

devient une conviction.

C'est là la regle generale, & la vraye boussole, qui nous dirige dans les cas malaisez à resoudre. Se présente-t-il une Maladie chronique & rebelle e ou elle est incurable, ou on a espoir de la guerir, Si elle est incurable, une plus longue discution est inutile; mais s'il reste quelque lueur de réussite, on s'informe des moyens de Guerison qu'on a déja conseillé au Malade, & de la manière dont il s'est conduit pendant l'usage qu'il en a fait.

Par là on s'assure à qui du Médecin, ou du Ma-

lade on doit en imputer le peu de succès. Sils n'ont tort ni l'un ni l'autre, on cherche de nouvelles Indications, on tente une toute nouvelle; & si tout est inutile, on remonte plus haut. C'est ici où on oblige le Malade à dévoiler le passé, & à repondre cathegoriquement: Un interrogatoire exact amene souvent une Personne où elle n'auroit point erû, & un peu d'adresse fait mettre bien de choses

au grand jour.

La ruse n'est pas toûjours nécessaire; & s'il y a des personnes qui n'osent avouer, il y en a ensore plus qui ne font pas la moindre façon de conter leurs bonnes & leurs mauvaises fortunes. Pour l'ordinaire un homme, & sur tout un Galant de profession ne se fait pas beaucoup presser : c'est que graces à l'agréable tournure qu'on donne à tout ce qu'on nomme galanterie, & conformément aux idées particulières qu'il plaît à la plûpart des Gens de se fabriquer sur tout ce qui a quelque raport aux Voyages de Cithere, on n'a garde de croire son honneur interesse pour avoir donné dans les écüeils, ou pour avoir eu sa part des largesses, dont Venus gratifie ses Amis les plus chers. Aussi ne cherchet-on pas de grands détours, quand il est question de faire jaser les Hommes. Mais on a besoin de ménagement, lorsqu'il faut engager une Femme à exposer ses petites foiblesses, ou pour parlet plus juste, lorsqu'on se trouve dans la nécessité d'examiner son petit train de vie : je ne parle att reste que de ces Femmes d'une vertu équivoque, & dans laquelle il entre un peu d'alliage.

Quelcun a-t-il un Ulcere qu'on ne peut conduire à cicatrice, ou telle autre indisposition qu'on voudra, qui malgré le régime le mieux entends, les précautions les plus sages, & l'attention la mieux marquée d'un Médecin habile, va toûjours son chemin, ou s'aigrit même au lieu d'amender? devient-ilémaigre, se desseche-t-il sans cause manifeste? a-t-il perdu le sommeil? est-il travaillé de douleurs nocturnes? S'il a eu quelque accident venerien dans sa jeunesse, quelque leger qu'il ait été; vraisemblablement il a quelque reste de Virus qu'on n'avoit sait qu'assoupir. C'est un seu mal éteint, une étincele cachée sous la cendre, qui perce, & qui causera bientôt un embrasement general, si on n'y met vîte bon ordre. Ce que se dis n'est pas sans exemple, on n'a qu'à jetter les yeux sur cette Histoite.

TROISIEME OBSERVATION.

Sur des Ulceres veneriens entretenus par une Maladie de vingt ans.

Un Etranger arriva à Montpelier il y a quelques années, pour se mettre entre mes mains. Il
étoit sott incommodé depuis long-tems, il maigrissoit à vûë d'œil, il avoit des douleurs vagues qui
le fatiguoint beaucoup, les deux Jambes étoint criblées d'Ulceres, dont le moindre paroissoit de la
grandeur d'un Ecu de six livres. Quelque onguent
qu'on eût employé jusqu'alors, la cicatrice ne
pouvoit s'achever, & quoiqu'elle semblat avancer
chaque jour, elle n'avoit pas plûtôt fait un certain
chemin, que la pièce tomboit d'elle-même, &
c'étoit à recommencer tout de nouveau. Instruit de
ce détail, je lui sis des questions sur son anciène
conduite; & m'ayant avoité qu'il n'avoir pas tou-

peu s'en étoit falu qu'il n'en eût peri.

Quoiqu'il se fût passé assez de tems depuis certe terrible épreuve; comme le Malade ne jouissoit plus à beaucoup près de son embonpoint ordinaire, tant à cause du vieux levain qu'il avoit chez lui, qu'a raison de la quantité des matières que les Ulceres fournissoint continuellement, je n'oubliai rien pour le preparer d'une manière convenable. Les Remedes generaux ayant précedé, je lui sis prendre vingt-cinq Bains, après quoi je le mis dans les frictions. Rien de plus singulier, de plus prompt, & de plus satisfaisant tout ensemble, que la réunion de la plus grande partie des Ulceres, preuve certaine de la présence du Virus, dont j'avois bien soupçonné qu'il n'étoit point guéri. On eut dit que la cicatrice avançoit à vûë d'œil. Je ne me contentai point de faire couvrir le Corps suivant la coûtume; je faisois panser les Ulceres avec de la Pommade mercurielle, dont il n'entroit guere qu'un sixième sur cinq parties de cerat de Galien, preparé avec la Cire blanche, & l'Huile d'Amandes douces tirée sans feu.

Malgré cette précaution le Mercure porta un peu sur un côte de la Bouche, ce qui attira une

TA salivation de quelques jours. On ne peut assures tout à fait qu'elle fût occasionnée par la trop grande quantité du Remede, puisqu'en contant ce qu'on avoit employé pour les Ulceres, & les Frictions generales qui s'étoint faites; la Pommade donnée jusqu'à ce moment, n'auroit point suffi à couvrir le Corps du Malade: or il est certain que la plûpart de ceux que nous traitons, n'ont pas le moindre flux de bouche, quoiqu'ils soint couverts d'onguent, & sur la fin de la quarantaine. Ils ont cependant reçû plus de Pommade, que je n'en avois donné jusqu'alors au Malade en question. Cela est si vrai qu'il restoit encore le tiers du Corps à couvrir, c'est à dire le tiers du Dos, & les deux Bras, lorsque la salivation parut. Je sus obligé de suspendre, jusqu'à ce que cette bouffée eût passé, après quoi je continuai, & je finis le Remede sans autre accident.

J'ai toûjours cru qu'on devoit l'attribuer à ce que, les Parties ulcerées donnant au Mercure beaucoup plus de liberté de s'insinuer, que ne fait l'habitude du Corps qui est fort serrée; il en entre infiniment plus par cette voye, qu'à travers la peau, sur laquelle il reste toûjours une certaine crasse qui retient quelque peu de Mercure. Au reste c'est la seule sois que j'ai été surpris par la salivation. & de tous les Malades que j'ai traité, dont le nombre est assez considerable, il n'en est point qui ait essuyé de sux de bouche. Une perire élevation des Gencives, un crachotement de rien en a fait l'affaire; ma grande attention étant toûjours de m'arrêter, lors-

qu'il arrive quelque ménace à la Bouche.

Le Malade se remit heureusement, il prit même un peu de couleur avec partie de son embonpoint. Il est vrai que les Ulceres n'étoint pas tout fait cieatrisez, lorsque je le sis déctasset; smais outre que je ne m'y étois point attendu, j'aurois été bien saché qu'ils se sussent tous sermez. Il y avoit trop de tems qu'ils avoint commence; se quand un Médecin se connoît en Chirurgie; il sait qu'il est extrêmement dangereux de boucher des goutières; qui, quoiqu'elles ne soint point dans l'ordre de la nature, ne laissent pas de se rendre comme naturelles, après qu'elles ont vieilli. C'est ainsi qu'on se garde bien de détourner un Flux hemorroidal habituel; se qui seroit cette saute, se toit aussi mal avisé, que celui qui voudroit suprimer un cours de regles. Mon dessein étoit de laisser une ouverture à chaque Jambe; ou si tous se fut réüni, d'y substituer un Cautere à chacune.

Il n'eut pas plûtôt la liberté de sortir, que l'envie le prit de s'en retourner dans son Païs. Il n'y eut pas moyen de le retenir. Je lui recommandai sur tout de se ménager, & d'observer une manière de vivre convenable. Je le rassurai sur sa guerison, en l'avertissant qu'à la reserve de l'incommodité que lui causeroint ses Ulceres, c'étoit un mal au-quel il ne faloit plus penser, qu'il étoit devenu nécessaire par l'habitude; & qu'enfin les choses pourroient prendre un plus mauvais tout, si on s'avisoit de les conduire à parfaite cicatrice. Il a vécu trois ou quatre années depuis son départ de Montpelier. Il jouissoit d'abord d'une bonne santé; mais son esprit étant toûjours frappé de la présence des Ulceres, il resolut d'en voir la fin. Tout ce que j'avois pû lui dire, devint inutile, j'apris qu'il avoit voulu tâter d'une seconde épreuve. Celle-ci conduite par quelque étourdi sans doute, lui devint funeste; car les Ulceres ne furent pas plûtôt fermez, qu'il perit miserablement.

Il y a lieu de croire que la Matière qui coulois des Ulceres ne trouvant plus d'issuë libre, desque la porteese trouva une fois fermée; reflua dans la masse, en augmenta si fort le volume, & surchargea tellement les solides, que le jeu reciproque ne se sit plus selon l'ordre accoûtumé. Il n'en falut pas davantage suivant toutes les apparences pour occasionner quelque dépôt sur les parties nobles, qui lui coûta la vie. L'Eresipele de la face, dont on me raporta qu'il avoit été attaqué au sortir de ce dernier traitement, ne prouve que trop la disposition des liqueurs à s'engorger; disposition, qui, pour l'ordinaire depend de leur quantité augmentée outre mesure. Le dépôt qui sans doute fut une suite de cette même disposition, n'est pas disseile à comprendre; si on fait resléxion à ce qui se passe dans ce qu'on nomme Goutte remontée. On sair combien elle est funeste, & que le danger qu'elle traîne après soi ne vient que du reflux de la Matière, qui passe des articulations dans le Sang, & qui s'y accumule enfin de telle sorte, qu'une partie se jette sur les organes nécessaires à la vie, & suffoque les Malades. Il ne manque point d'autres exemples de ce sortes de dépôts; & à moins qu'on n'ait pas frequenté les Hôpitaux, on ne peut ignorer que la réunion des vieux Ulceres n'emporte souvent des Malades, qui auroint encore vécu long-tems.

Les accidens veneriens douteux en general sont alsez communs aux deux Sexes; mais il en est aussi que les Femmes ont en propre. Telles sont les sleurs blanches, qui nous en imposer oint tous les jours, si nous n'étions sur nos gardes. Il n'est même pas impossible de prendre quelquesois le change, lorsqu'on ne con-

HOIS,

noît pas les Personnes: en voici la raison. Cette Mas ladie est très ordinaire; point de Femme qui ne puis seen être atteinte, & presque point qui ne la connoille de nom. De plus elle est rebelle, & fort souvent incurable. Rien de plus aise au reste que de la consondre avec un écoulement occasionné par un manyais commerce. L'ardeur d'urine dont celui-ci est ordinairement accompagné, ne decide pas toujours la question, attendu qu'il peut se rencontrer dans l'un & dans l'autre cas. Par dessus tout cela; on n'est pas toujours maître de verifier les choses, toutes les fois qu'il le faudroit; & on est obligé de s'en rapporter à une

simple exposition

Sur ce pied là, une Femme d'une vertu reconnue; & qui ignore jusques au nom de Gonorrhee, si elle à le malheur d'avoir reçû quelque présent de Nôce, ne s'appercevra pas plûtôt d'un écoulement blanchâtre, qu'elle s'imaginera bonement que ce sont des fleurs blanches qui lui sont survenuës. D'un autre côté une Femme galante, quoiqu'elle sache parfaitement à quoi s'en tenir, qu'elle n'ignore point l'origine du mal, & que dans le fond elle veuille guerir, ne fait que begaier en nous consultant, & nous cache sous le nom specieux de fleurs blanches une belle & bonne coulante. Mais nous sommes faits à ce stile. & nous prenons les choses pour ce qu'elles valent. On ne sauroit pousser la dissimulation plus loin, que le sit une Femme qui fait le sujet de l'observation suivante; & qui se servoit de ce voile pour ne point s'accuser d'une Maladie veneriene très confirmée.

QUATRIEME OBSERVATION:

Sur une Maladie Veneriene confirmée. Il se présentail y a sept ou huit aus une Femme à

l'Hôpital des Malades de cette Ville. Elle avoit une Conorrhée fort anciene, qu'elle faisoit passer pour une perte blanche, & on la reçût sans autre examen. Comme on la traitoit inutilement, on se douta bientôt Common la traitoit inutilement, on le douta bientot de quelque chose, & on decouvrit ensin la verité; sur quoi on la mit à la Porte. Me trouvant quelques jours après, hors de la Ville, où je m'amusois à herboriser; on me pria par occasion de voir une pauvre Femme logée dans un petit Reduit. Je ne sus pas plûtôt entré, que je vis que c'étoit la même qu'on avoit chassée de l'Hopital; & m'étant approché du Lit, cette misorable sans tourner au tour du pot me sit voir ses l'Hopital; & m'étant approché du Lit, cette miserable sans tourner au tour du pot, me sit voir ses
Parties toutes parsemées de Chancres & de Boutons
veneriens; le sondement étoit comme palissadé de
Cretes & de Fics; & pour tout dire ensin,
je vis d'un coup d'œil presque tout ce qui a
coûtume de caracteriser la Maladie la plus consirmée. Elle avoit déja passé par le Remede; mais ou
elle étoit manquée, ou elle avoit reptis du mal.
Je sui annonçai qu'il ne sui restoit d'autre parti
à prendre, que celui de faire une nouvelle quarantaine; après quoi je me retirai. Je n'en entendis plus parser de long tems, mais je sçûs
dans les suites qu'elle avoit perdu la vie par une
chûte.

Je l'ai déja dit : on ne distingue jamais mieux une perte blanche d'une gonorthée, que lorsqu'on a la liberté d'examiner tout, & qu'on est à même de connoître parfairement les personnes; encore y a-il souvent de la dissiculté, par la raison que cette sorte d'écoulement resiste presque toûjours aux meilleurs Remedes; ce qui fait naître le soupçon. Il est des accidens particuliers au Sexe, dont les

uns sont des signes certains de la présence du virus, & les autres des marques assez équivoques. Il est fort rate par exemple, qu'une Femme extremement gâtée porte son Enfant au terme; & quand cela arrive, la petite Créature meurt avant que de naître, & tombe même en lambeaux. Si cela arrive souvent, je veux dire, si une Femme n'accouche guere que d'Enfans morts, c'est une marque que la Maladie n'est pas loin du dernier periode; & ce signe doit être rangé dans la classe des signes assurez. La sterilité & la fausse couche sont infiniment plus équivoques, mais lorsqu'il se trou-ve d'autres indices joints, il faut remonter plus

haut, & redoubler d'attention.

Si une Femme qui a fait des Enfans, devient sterile tout à coup sans cause apparente, on ne peut sans doute rien augurer de positif de cela seul; mais s'il se présente tout ensemble quelque soupçon d'ailleurs, on a au moins un prejugé, un doute qui semble commencer à s'éclaircir. La fausse couche toute simple, quoiqu'équivoque, ou pour mieux dire, quoiqu'elle ne prouve absolument rien par elle même, prouve cependant quelque chose de plus que la sterilité, sur tout si elle est très frequente; ou si elle arrive sans cause manifeste; & si tout comme la sterilité, elle est accompagnée de quelque indice de virus. Pour finir en deux mots, la reunion de plusieurs signes, quelque équivoques qu'ils soint, considerez separement, forme souvent un Diagnostic d'autant moins douteux, que les Maladies venerienes sont aujourd'hui assez generalement repandues, & qu'on ne s'y méprend point antant qu'on pourroit le croite.

On comprend sous le nom general d'excroissant

ces, non seulement les Porreaux & les Verrues; mais encore les Condilomes, les Cretes, les Fics, & les Meures. Les Porreaux, les Verrues, & les Condilomes attaquent le Prepuce, le gland, sa Couronne, & le Frein chez les Hommes. Ils paroissent chez les Femmes dans tout l'interieur des Parties, mais sur tout à l'endroit du Clitoris, sur le Clitoris même & son Prepuce. Les Cretes, les Fics & les Meures ont coûtume de s'emparer des environs de l'Anus, ils naissent quelquefois inte-rieurement dans l'Anus même. Les Porreaux sont d'une figure ronde & oblongue; les Verrues sont plus courtes, & moins arrondies; & les Condiloplus courtes, & moins arrondies; & les Condilo-mes beaucoup plus applatis. Les Cretes ressemblent à une espece de frange dentelée, quelques unes sont stasques & pendantes, quelques autres dures & calleuses. Les Meures & les Fics ne différent guere que par le plus ou le moins de volume qu'on y remarque. C'est au reste de leur figure, ou plûtôt d'une espece de ressemblance, qu'elles ont avec certains Corps, que ces sortes d'excrois-sances tirent leur nom. Ce n'est pas tout, & les en-virons de l'Apus sont encore sujets à se dechirer: virons de l'Anus sont encore sujets à se dechirer; il s'y fait des crevasses, qui repandent une matière purulente plus ou moins maligne, & qui sont connuës sous le nom de Rhagades. Cette courte des-cription suffira pour marquer le Diagnostic de cha-

Lorsque le Prepuce couvre presque tout le Gland, & s'y trouve collé; c'est un Phimosis. Les petits Chancres qui sont ordinairement cachez dessous, & qui produisent sans doute l'adherence, le tendent douloureux; sur tout pendant l'Erection. Elle est même quelquesois telle, cette Erection;

Dans le Paraphimosis au contraire le Gland est à découvert, & le Prepuce si fort tiré en bas, que les liqueurs ne roulent plus qu'avec peine. La circulation en est même quelquesois si genée, que la partie se gonsse prodigieusement, & qu'elle tomberoit en mortissication, si on ne se hatoit de debrider. Il n'y a souvent pas un moment à perdre. Il ne saut au reste qu'un coup d'œil pour distinguer ces deux cas.

Les Chancres sont aisez à reconnoître: ce sont des petits Ulceres, dont les bords se trouvent constamment durs & calleux. Telle est l'action du virus venerien, quelle qu'on en établisse la nature, & quel qu'en soit le caractère; qu'il coagule la partie blanche du Sang; & c'est par là qu'il donne occasion à ces Ulceres de s'épaissir par les bords, & d'acquerir ensin ce degré de renitence, qui les rend si rebelles. On n'en doutera point, si on considere ses autres essets; ils

sont assez semblables par tout.

Les tumeurs veneriènes qui paroissent aux aînes; ne viénent sans doute que de l'épaississement de la Lymphe, que les Glandes inguinales travaillent dans l'état naturel; & qui delà que le virus s'est mêlé avec elle, s'arrête presque aussitôt dans ses propres conduits, s'y accumule peu à peu, & augmente ensin le volume des Glandes d'une manière étonnante. Ces tumeurs au reste pourroint être aisement confondües avec celles qu'on nomme simples, & qui dependent d'une cause qui n'a rien de malin; si l'aveu du Malade ne servoit à les caracteriser.

Il est encore bien d'autres Simptomes à la suite du Mal de Naples; mais il n'est pas toûjours 22

aisé de démêler au juste s'ils lui appartienent en propre. C'est qu'ils peuvent venir d'une cause toute opposée. Ce sont les gonssemens des os, les Ca-ries, les exostoses, &c. Il n'est besoin effectivement que d'une disposition écroueleuse, scorbutique, ou telle autre équivalente, pour faire gon-Her les os, & les durcir même peu à peu; tout de même qu'ils se durcissent dans les Maladies veneriénes. Rien de plus équivoque que ces sortes de cas; rien en même-tems, de plus essentiel que de ne point s'y méprendre. C'est que le Mercure vrai specifique des maux de galanterie, nuiroit infiniment dans toute autre occasion. Le vrai moyen d'aller au but, est d'examiner les signes qui établissent chaque Maladie à part, & qui sont les plus propres à distinguer l'une de l'autre. On peut consulter ailleurs l'Histoire de ces Maladies, qui semblent avoir le plus de raport avec celle dont il est

Avec ces précautions, je le repete, on s'attachera sur tout à faire parler la personne malade. & à tirer la verité de sa Bouche. C'est là le grand point de vûë. Je laisse les vertiges, les maux de tête, les insomnies, & generalement tous ces accidens douteux, qui ne déterminent rien par euxmêmes; & qui, quoiqu'ils puissent servir d'escorte à un mal de Naples consirmé, ne sauroint être citez en preuve, qu'autant qu'ils se trouveroint joints à quelqu'autre signe caracteristique. A peine un voulume suffiroit il pour comprendre tous les maux avec lesquels le mal de Naples peut se rencontrer en societé; & je ne me propose qu'un abregé simple, & presque tout de pure pratique.

se du Mai de Maples i mais il n'est par ipil, cois

CHAPITRE SECOND.

Quoiqu'on ne puisse déterminer autrement que par conjecture, la cause des maux veneriens, la manière dont on les traite n'est pas moins assurée.

Exemple tiré des Maladies aigües, qui pronve qu'il n'est pas toûjours nécessaire de connoître la nature des causes, pour tirer parti d'un cas discile.

Omme mon principal but regarde' l'Histoire de la methode que nous pratiquons à Montpelier, l'essai que je donne ne tend à proprement parler, qu'à en montrer les succès, & à prouver par les experiences les plus heureuses qu'elle est aisée & simple entre les mains d'un Médecin habile: je dis plus; elle ne cause pas la moindre soussirance aux malades; & le flux de bouche qu'elle leur épargne, est un inconvenient qu'elle ne connoît point. Je pourrois ajoûter qu'on les guerit par là d'une manière bien plus sure; & que l'avantage qui en revient, est d'autant plus grand qu'on se rend toût jours maître du Remede.

Ce dernier article n'est pas le moins important; puisque ce n'est qu'en se rendant maître du remede, qu'on est en état de le diriger, de faire la guerre à l'œil, & de procurer une guérison sure, complette, & sans le plus petit dégout. Sur ce plan, & renfermé dans les bornes que je me suis

prescrites:

Je n'irai point jusqu'à l'origine des Maux vene-riens; je ne m'attacherai pas davantage à établir pré-cisément en quoi consiste le genie du virus, ou se on aime mieux, quelle en est la nature. Outre qu'on ne peut guere la connoître que par ses es-fets, bien loin qu'on la connoîsse en elle-même; ou à priori, comme on parle; & que cette ques-tion me paroît encore fort indécise; je ne me trouve point tout le loisir qu'il me faudroit pour entreprendre des Ouvrages de longue haleine; & le soin que les Malades demandent de nous, ne me laisse pas beaucoup de tems de reste. Oseraije ajoûter que cette recherche est peut-être assez inutile dans la pratique?

Que la cause des Maux veneriens, ou ce qui en caractérise véritablement la nature, n'ait point encore été determiné du tout; rien ne le prouve mieux sans doute que la diversité des sistèmes, ausquels cette Question a donné lieu; & les es-forts impuissans qu'on à fait pour découvrir ce qui en est. Ne parcourons point tout ce qu'on a écrit là dessus; arrêtons-nous seulement à ce qui

merite le plus d'attention.

Si on considere certains accidens, qui suivent les maux veneriens; & si on juge de la cause par ses essers; on ne pourra s'empêcher de reconnoître que le virus est quelque chose de coagulant & de caustique tout ensemble, quoique ce puisse être. Les concretions venerienes, les exostoses, & cette espèce de vermoulure qu'on observe dans les os de ceux qui ont long-tems souffert, femble

semble le dénoter d'une manière assez convaincante. L'ouverture que j'ai saite de plusieurs Corps, dont les os etoint ainsi rongez, paroît encore en

être une bonne preuve.

Il est des Auteurs, qui ne s'attachant qu'à cette vermoulure, ont avancé qu'au lieu d'une humeur acide fixe, à laquelle on diroit que les accidens veneriens doivent être attribuez, il pouvoit
bien se faire qu'une multitude infinie de petits Vers
en sût cause. Ils croyent même leur sistème d'autant mieux fondé, qu'il se présente dans les os
attaquez, des petits trous ronds assez semblables à
ceux qu'on trouve dans le bois vermoulu. Ce n'est
pas tout: Comme le Mercure est reconnu pour
l'Ennemi juré de toute Vermine; dès là qu'il est le
remede le plus assuré des Maux veneriens, il ne les
guerit sans doute, disent ils, qu'autant qu'il extermine cette petite engeance, qui ronge les parties ses plus dures.

Quoique cette idée puisse avoir de séduisant, j'aimerois beaucoup mieux établir une humeur salée acide, un acide sixe, de la nature à peu-près des Eaux-sortes; dont on est à même de prouver en quelque manière la nature par une certaine Analogie qu'elle semble avoir avec ces mêmes Eaux, si on en juge par les essets; que de recourir à une fourmiliere de Vers chimeriques, qui envoyent des

Colonies de toute part.

Je ne pousserai pas plus loin cette discussion, sur laquelle le celébre Monsieur Astruc, Ancien Professeur de nôtre Université, & maintenant Professeur au Colége-Royal à Paris, n'a rien laissé à dessirer dans l'excellent Livre qu'il vient de donnet au Public. Je la renvoye avec d'autant plus de jus-

tice à l'Ouvrage de ce grand Homme, que les matières les plus curieuses y sont traitées avec toute l'exactitude possible, & que je tiens de cet Auteur Illustre mes premieres connoissances en Médecine.

Quelle que soit au reste cette cause, le remede est toûjours le même, & la pratique ne change point. Les Maux veneriens n'ont point d'Ennemi plus redoutable que le Mercure. C'est par son moyen que nous arrêtons les progrez, & que nous surmontons les plus vives atteintes de cette terrible Maladie.

Si la cause du mal est si cachée, la manière dont le Mercure agit pour la détruire, ne l'est pas moins. Mais ne seroit-on point fondé à prononcer qu'il importe aussi peu en pratique de savoir au juste quels sont les premiers principes de cet admirable secours; que de connoître avec précision le genie & le vrai caractère de ce qui constitue les Maux veneriens? J'en appelle à l'experience : Elle est un fidéle témoin de nos Cures, & nous ne gueririons sans contredit pas mieux les Maux veneriens, quand leur cause & la manière d'agir du Mercure nous seroint developées avec le plus d'évidence. J'avoue qu'il seroit assez flateur pour nous, de voir aussi clair dans la Médecine spéculative, que dans la Médecine pratique; mais dans le fonds en seroit-on plus avancé? Ce qu'il y a de certain, je le repete, c'est que nous ne traiterions pas moins bien la Maladie dont il s'agit : & que plusieurs aucres que nous traitons journelement, ne seroint pas terminées avec plus de succès, quand leur cause ammediate nous seroit aussi connue qu'elle l'est peu. En veut-on des preuves?

On n'a qu'à voir combien la Theorie est ens

core en arrière, pendant que la Pratique avance & se perfectionne tous les jours. Examinons la conduite des Anciens : Leur Methode étoit simple, ils suivoint une Maladie pas à pas, ils étudioint le moment où elle commençoit à paroître, le tems où elle avoit coûtume de se developer, son augmentation, son déclin & ses crises. Ils s'attachoint à connoître les remedes & leur qualité par les effets qu'ils en voyoint resulter constamment. C'est sur ces idées qu'ils nous ont montré à travailler ; c'est sur ce plan qu'ils ont fair ces belles observations qui nous restent, vrais trésors de Médecine pratique : c'est enfin sur ce plan que sont fondez ces canons admirables, qu'on regarde avec justice, comme autant de Guides assurez dans les routes obscures d'une Profession aussi belle qu'utile.

Je sais que les Anciens couroint tout comme nous après les causes; & qu'ils avoint leur jargon comme nous avons le nôtre: mais je sais aussi que leurs qualitez occultes n'ont pas plus enrichi la Médecine pratique, que l'ont fait nos sistèmes, de quelque beau nom qu'on les ait décorez. Je sais ensin que leur Pratique n'est pas moins au dessus de leur Theorie, que la Pratique de nos jours l'em-

porte sur les systèmes.

Si nous considerons les Maladies en general; la meilleure manière de les connoître consiste à les étudier par leurs simptomes. Les simptomes nous en marquent le caractère, parcequ'ils sont tout près de nous, & qu'ils nous frapent vivement. Les caufes sont plus obscures, & nous n'avons presque rien d'assuré là-dessus; ce ne sont guere que des conjectures, qui ne nous menent pas à grand chose.

mers; &c succe choic en marquer in cause

Pour ce qui concerne les remedes, on ne peut douter que nous ne les connoissions infiniment mieux por tout ce qu'ils operent de sensible, que par la préparation qu'ils ont reçûe de la Nature; & à cet égard, nous n'en savons pas plus que les Anciens. Je serois assez porté à croire, qu'en nous donnant la proprieté & l'usage des remedes, avec l'avantage de savoir raisonner consequemment, la Nature s'est reservée la manière & le secret de les preparer pour nôtre usage, & qu'elle a mis une barrière qu'il ne nous est pas permis de franchir.

Je crains bien que ceci ne ne soit point du goût de tout le monde; on me feroit tort cependant de penser que j'attaque des Auteurs respectables, dont j'honore particulierement le mérite & le savoir. Je n'ai d'autre dessein que d'exposer ici de bonne soi, & sans envie de choquer personne, ce qui m'a toûjours paru renfermer le plus d'utilité, & avoir le plus de raport avec cet Art merveilleux, destiné à retablir & à conserver la santé des Hommes. Or il est évident que la pratique de Médecine est à coup sûr la partie la plus utile; & quelle a gagné sur la theorie un chemin infini.

Quel paradoxe! va s'écrier quelqu'un; peut-on se passer de connoître les Maladies; & le soin qu'on prend de découvrir la vertu des Remedes sera-t-il perdu? Ne confondons point les choses: un Médecin doit sans doute connoître les Maladies; & c'est à quoi il faut qu'il s'applique sans cesse: il est encore obligé d'une manière indispensable de s'instruire de l'Histoire des Drogues, & d'en savoir la proprieté. Mais ne m'avouera-t-on point qu'autre chose est connoître une Maladie par ses Simptomes; & autre chose en marquer la cause immediate, ou en déterminer la nature? Il y a pareillement une diference extrême entre savoir l'Histoire naturelle, & démêler au juste l'artifice dont la nature se sert pour preparer les Remedes, & les mettre en état de nous être utiles.

Mais quel est donc le devoir d'un Médecin, demandera-t-on? Le voici, Qu'il observe avec soin la Maladie qu'il a à traiter; qu'il en étudie les Simptomes, qu'il n'oublie rien pour s'assurer si elle n'est pas seule, qu'il tache de distinguer celle qui demande ses premières attentions, qu'il prenne bien garde que tel ou tel Remede soit indiqué, & qu'il n'y ait point de contre-indication. Lorsqu'il s'en présente une, qu'il prenne un juste milieu qui satisfasse à tout; qu'il se rappelle les moyens qui lui ont réussi dans un cas tout pareil, & qu'il mette à profit ses observations & celles d'autrui: en un mot qu'il fasse ce que nous faisons tous les jours dans la pratique courante. Qu'il se conduise à peu près de même dans l'administration des Remedes; qu'il juge de leur vertu par les effets qu'ils produisent à tout moment; & s'il est question d'ordonner, qu'il en fasse un juste choix, qu'il en marque le nombre, & la dose, en proportionant toutes choses à l'état du Malade, à son âge, à son temperament, & à ses forces: qu'il sache aussi que la diversité des maladies & la diference du Sexe demande des attentions particulieres.

Les maux veneriens ne sont pas les seuls que nous guerissons, sans en connoître la cause. Saiton par exemple bien au juste, & à ne point s'y méprendre, qu'elle est la cause des maladies de la tête, de l'epilepsie, des accidens cataleptiques, des vapeurs histeriques, & autres de cette espece? Mais

pour ne pas faire que énumeration trop longue; a-t-on jamais bien demêlé la cause immediate de la sievre, cette maladie si ordinaire, & la plus frequente de toutes? N'est-il pas vrai cependant qu'à la reserve de l'epilepsie, & des accidens cataleptiques, nous apportons des Remedes à ces maux, & que nous en venons heureusement à bout? l'excepte les deux premiéres maladies, ou on n'échoue veritablement que trop, quoique l'epilepsie ne sois point tout à fait incurable, lorsque le Malade est encore jeune; & que la Catalepsie elle-même ne soit point toûjours mortelle, malgré ce qu'en disent les Auteurs. J'ai vû il y a cinq ou six ans une jeune Fille attaquée d'accidens cataleptiques, que j'eus le bonheur d'éloigner jusques à six mois, au moyen de quelques Remedes dont je me servis. Elle est encore en vie, & ses attaques sont aujourd'hui moins frequentes. Il est vrai qu'on réussit rarement, & que lorsque ces pauvres Malades guerissent, c'est moins à nous qu'à la nature qu'ils en ont l'obligation. Mais parlons de la fievre, dont nous rirons parti à tout moment; sans que nous soyons bien assurez qu'elle en est la cause prochaine.

Un Médecin est-il appellé auprès d'un Malade, & s'agit-il d'une sievre de pourriture, comme on parle, qui degénere en sievre maligne? Le Malade se plaint d'un accablement universel; & cela sans cause maniseste: il a des frissons, sa tête est lourde, ses yeux sont appesantis, & quelquesois etincelaus, le poulx est soible, concentré, & paroît maturel, la langue est séche, & bientôt noire, le bas ventre est meteorisé, les urines sont cruës, & peu abondantes; la poitrine est embarrassée, la sois est ardente &c. Dans ce cas le Médecin n'est

nullement en peine de caractériser le mal présent ; mais s'il faloit en déterminer précisément la cause immediate, il seroit sans doute plus reservé. En

effet cette cause est elle bien apparente, & sommes nous même bien assurez qu'il n'y en a qu'une, & que chaque accident n'a pas la sienne?

Nous disons, & c'est peut-être ce qu'il y a de plus vraisemblable, que le jeu des solides est gené, c'est à dire qu'ils sont trop roides & trop tendus pour broyer les liqueurs, & les assiner au point qu'elles doivent l'être dans l'état naturel. Nous ajoûtons que les sluides eux-mêmes se trouvent engluez, qu'ils opposent trop de resistance aux solides, qu'ils ont le raiseau trop serré, & trop peu ouvert pour se laisser penetrer; que ce qu'on nomme recrement, Lymphe diguestive, bile, suc pancreatique, generalement tout est consondu & mêlé, que rien ne se separe dans les couloirs; & qu'ensin c'est là ce qu'on doit entendre par l'état de crudité. c'est là ce qu'on doit entendre par l'état de crudité.

En consequence nous commençons par faire sai-gner le Malade du bras, ou du pied, selon les diferentes vûës qu'on peut avoir; & cela le nombre des fois qu'on juge à propos. Nous prescri-vons des lavages, comme eau de ris, eau de pou-let simple ou émulsionée, des émulsions cuites; des ptisanes preparées avec les sleurs de Mauve de pied de Chat, ou de Coquelicoq, dans le des sain d'humecter, & de relacher les solides; de detremper la masse des liqueurs, d'en penêtrer le tissu, d'en déveloper le raiseau, & de les mettre à même de rentrer dans l'obéissance. Les calmans vont au même but, en ce qu'ils détendent puis-sament le tonus des parties. Dèsque nous avons rempli ces premières intentions, & que nous pouvons juger que les humeurs sont preparées, c'est à dire qu'elles commencent à se démêler, à se degager les unes des autres, & à se présenter à leurs couloirs, nous prenons ce tems-là pour en évacuer une partie; & c'est tantôt un Emetique, tantôt un Purgatif, quelquesois tous les deux ensemble que nous prescrivons, selon que la nature semble nous indiquer telle ou telle voye.

Il est pourtant des cas, où nous n'attendons point que la coction des humeurs soit achevée, pour me servir du terme ordinaire; c'est à dire qu'elles viénent à se debroüiller, mais où il est absolument nécessaire de brusquer un Remede; comme lorsque le danger est pressant, & qu'on risque tout en abandonnant la nature à elle-même. C'est ainsi qu'on se determine à secouer avec sorce, toutes les sois que les solides sont si engourdis, qu'ils ne battent que soiblement, & qu'ils sont si surchargez par la quantité & le poids des matières trop crües, qu'ils peuvent en être accablez, en sorte que leur action paroît être sur le

point de finir.

Dans cette apprehension, on n'a pas du tems à perdre; & un Emetique donné à propos écarte le peril, en ce qu'il donne moyen aux solides de faire un dernier effort pour se delivrer du volume qui les accable. Par là les fluides sont obligez de hâter leur marche, & de rentrer dans leur devoir, en se soumettant aux solides qui les present. Mais comme on auroit beau évacuer une partie de ces sucs indigestes, lourds, & mal travaillez; si on prenoit à tâche d'en sournir à tout moment de nouveaux, au moyen des boüillons trop succulens, on a soin de prescrire une abstinence convenable.

convenable. C'est pour cela que nous demandons des bouillons clairs, peu nourrissans; & que nous éloignons même quelquesois les prises jusqu'a des intervales de six heures. Cette précaution est si essentiéle, qu'on s'apperçoit bientôt d'une diminution sensible dans les redoublemens; & qu'on voit le calme

succeder peu à peu.

Il ne parle qu'après des experiences résterés. J'ai eu la douleur de voir perir des Malades, à qui on a eu l'étourderie de donner malgré la désence des bouillons trop forts, & trop résterez : j'en ai vû au contraire, qui sentant leurs forces totalement abbatues pour avoir pris trop de nourriture, reprenoient courage insensiblement, à mesure qu'on leur en presentoit moins. Malheu? reusement pour les Malades, le Médecin n'est point toûjours secondé; & quoiqu'il soit assez le maître d'ordonner les Remedes qu'il juge convenables, il n'en est pas de même de la diéte. On ne l'écoute point; & depuis les personnes le plus à leur aise jusqu'aux plus pauvres, on tient pour constant que delà qu'un Malade ne peut manger il faut le gorger de bouillon d'heure en heure, pour le soûtenir. Cependant cette pernicieuse maxime coute la vie à une infinité de Malades: co n'est pas merveille; on donne aux solides beaucoup plus de sucs à broyer, qu'ils n'en peuvent soumetre. Il arrive de la que leur jeu s'engourdit, & qu'ils sont enfin obligez de succomber sous le poids qui les accable. Mais revenons.

Ce sistème qui vient d'être renouvellé par un grand Médecin, a quelque chose de brillant sans doute : il engage par sa singularité, mais surtout par le mechanisme merveilleux qui en fait la base, & qui plait tant aux

Phisiciens de nos jours. Il n'est rien, ce semble, à quoi il ne satisfasse pleinement. Avec tout cela, & quelque lumiére qu'il repande sur la Theorie, tout le monde ne s'en accommode point: il est bien des Médecins dinstinguez qui ne l'ont point reçû. Dirai-je cependant ma pensée? De tous les sistèmes qui ont paru, c'est celui pour lequel je me déclarerois le plus volontiers, comme le plussimple, le mieux soûtenu & le plus conforme même à l'idée que nous avons du corps humain. Au reste qu'on embrasse ce sistème, ou tel autre qu'on jugeta à propos; on ne peut disconvenir que la pratique ne soit infiniment plus claire, plus sûre, & plus propre à recevoir de

jour en jour un nouveau lustre.

La pratique à certaines regles, dont on ne sau-roit s'écarter, au lieu que la Theorie n'a souvent rien de fixe. Celle-ci n'est assurée qu'autant qu'elle est guidée par la première. N'est-ce pas d'une Theorie vague, que naissent les diferentes opinions, qu'on voit regner en Médecine; & n'est-ce pas au contraire la pratique qui réunit les esprits les plus opposez? Que de disputes, que des varietez sur les causes des Maladies; que des sistèmes sur la première composition des Remedes simples, que des contradictions enfin sur une infinité de phenomenes tous du ressort de la Médecine speculative! cependant quel accord, si je puis m'exprimer ainsi, dans la pratique ordinaire! les Médecins ne sui-vent-ils pas à peu près la même route dans le traitement des Maladies? Je dis à peu près; par la raison qu'on verroit encore bien plus d'uniformité, si à l'exemple d'Hipocrate, on s'en sut tent aux simples Observations. C'est donc de la Médecine sitematique même qu'on a peine à quitter, que les diferentes manières de pratiquer sont venues, quoique dans le sond elles tendent au même but-

Toute restéxion faite, en dirions nous rop, si mous osions soutenir qu'un sage empirisme est infiniment preferable à la Theorie la mieux raisonnée à Bien entendu que cet empirisme n'est autre chose; qu'une experience consommée, une longue habitude avec les Malades; en un mot une pratique toute d'observation. Voyons ce qui se passe tous les jours sous nos yeux. Un Médecin, qui après avoir consacré ses premières études à l'Anatomie, à la Chirurgie, à la Boranique, à l'Histoire des Maladies, & à celle des Drogues; quitte enfin le jargon de l'Ecole, pour ne s'attacher qu'à la visite des Malades, & fait son unique occupation de la Médecine pratique; un tel Médecin, dis je, perd l'usage de l'argumentation, mais devient un Praticien renommé. Un Docteur au contraire, qui s'est fait une belle Theorie, qui definit en Latin & en Grec tant ce qu'on appelle état naturel, que ce qu'on entend par état contre nature; qui connoîs chaque Maladie par son nom, en assigne la cause prochaine & immediate, en caracterise les signes, en marque un Jugement précis & exact; & qui déraille enfin par ordre les principaux Remedes; s'il n'a jamais vû des Malades, est un excellent homme d'Ecole, & un fort mauvais Médecin. C'est ainsi à peu près, qu'un lecteur qui a vieilli sur les bancs, qui connoît parfaitement Cujas & Bartole, & qui n'a jamais suivi le Barreau ni la pratique du Cabinet; possede à fonds les Loix, & n'est pas en état de donner le moindre Conseil à son Fermier.

36

Je serois bien faché au reste, qu'on prit ceci dans un mauvais sens: je ne suis point si Ennemi de la saine Theorie, de celle sur tout que j'ai indiquée plus haut, toute fondée sur un méchanisme raisonnable, que je prétende la renverser. Je suis persuadé du contraire, qu'un Médecin qui possede une belle Theorie, & une bonne pratique tout ensemble, a infiniment plus d'avantage; pourvû que sachant bien discerner les choses, il accommode toujours la Theorie à la pratique, au lieu de faire dependre la pratique de la Theorie. L'Experience doit marcher constamment la première, & le raisonnement en est d'autant plus sûr. C'est dans ce sens qu'on peut être Professeur habile, & Praticien consommé: c'est ainsi qu'un Médecin qui réunit ces deux qualitez, est un Illustre dans sa profession.

Quelque longue que cette disgression paroisse déja; qu'on me permette de la continuer, elle n'est pas tout à fait aussi éloignée de mon sujet qu'on pourroit le croire; puisque la Maladie dont il s'agit ici, ne se rencontre que trop souvent avec la plûpart de celles que nous traitons tous les jours. Sur ce pied là, le précis d'une pratique generale n'est point en-

tiérement hors d'œuvre.

Quoique la Médecine soit presque toute conjecturale, il n'est pas moins vrai que si on s'attache à l'observation, nous ne manquerons point de principes pour nous conduire. La Médecine d'Hipocrate est la Médecine d'aujourd'hui; elle n'a point varié, & ses Aphorismes sont autant de Sentences dont il est rare qu'on appelle. Il ne nous reste sans doute qu'à suivre les traces de ce grand Homme, & à observer exactement tout ce qui a du raport avec les Maladies qui se présentent. Un habile Méaute sui se mandre qui se présentent. Un habile Méaute sui se présentent du la destruction de se présentent du la destruction de se présentent du la destruction de se présentent de se présentent du la destruction de se présentent de se présentent de se presentent de se présentent de se présentent de se présentent de se presentent de se présentent de se presentent de se présentent de se presentent de se

decin voit-il un Malade pour la première fois? il s'informe d'abord de ce qui a précedé son indisposition, il demande avec soin quelle étoit sa conduite avant qu'il su attaqué: C'est de là qu'il tire ses premières indications. Il examine ensuite les simptomes que la Maladie a en propre, & ceux qu'elle a en commun avec toute autre qu'il ne faut point confondre; il se fait instruire des remedes qu'on a déja employez; il n'oublie point d'examiner le temperament; & après toutes ces attentions, il tache de découvrir si quelque heureuse crise est prête à paroître: auquel cas, reste à savoir s'il est bon de la soûtenir ou de l'abandonner à la Nature.

La pierre de touche, au moyen de laquelle on reconnoît le vrai mérite d'un Médecin, n'est autre que la manière dont il s'y prend pour dispenser les remedes. Celui là est vraiment habile, qui suit la Nature au lieu de la violenter; & qui ne la perdant jamais de vûë, dirige son plan sur la conduite qu'il lui voit tenir. Y a-t-il quelque apparence d'une évacuation par les Selles, par le vomissement, par les urines, ou par les sueurs; & cette évacuation est-elle imparfaite? la nature a besoin d'aide, dit-on, il faut la soûtenir.

Quelque juste que soit cette maxime, elle a ses exceptions: on s'en écarte quelquesois, & il est nécessaire de s'en écarter dans plus d'une rencontre. La Nature demande assez souvent qu'on la redresse, & toutes les routes qu'elle semble affecter, ne sont point également sûres. Il est certain par exemple que dans un redoublement de sièvre, où le Malade est tout en eau, on setoit une saute grossière, si on s'avisoit de lui donner des remedes chauds, dans la vûc de pousser par les sueurs.

Mais pourquoi îne pas tirer de ce côté-là, nous demandera-t-on, puisqu'il est des cas, où une sucus abondante emporte une Maladie? C'est que dans cette deshiére circonstance, la sueur est une crise,

& dans la première, un simptome du mal.

Suivant la même idée, n'est-il pas d'autres occasions où la Nature semble accablée sous un poids, & où, quoiqu'elle cherche toûjours à se dégager, il seroit pourtant dangereux de la suivre? il n'en faut point douter. Suposons qu'après un excès de bouche, ou un mauvais régime, les levains de l'estomac, comme on parle, fassent une impression trop vive sur ses parois, ou sur celles des Intestins, ou de tous les deux ensemble; il en resulte des oscillations plus fortes & plus réfterées de la part des solides, au moyen desquelles la Nature fait ses efforts pour chasser ce qui la moleste. Si ces matières ne font que commencer à heurter, elles n'agissent que foiblement, & font l'Office d'un Purgatif simple. C'est une Diarrhée legere qui survient, qu'on nomme benefice de nature, lorsqu'elle ne va point au-delà de vingt-quatre heures, & que les déjections ne sont point capables d'affoiblir le Malade. Si le degré d'impression augmente, & que les matières n'ayent pas eu le tems de passer de l'estomac dans les Intestins, ce sont d'abord des Nau. sées; qui, si le mal empire, se changent bientôt en vomissement. Mais si l'acreté & l'abondance sont telles, que l'Estomac & les Intestins s'en ressentent ensemble; c'est un vrai Cholera-Morbus, c'est-àdire des évacuations presque continuelles par haut & par bas, capables d'enlever le Malade, si on n'y remedie promptement.

Las Diarrhée simple n'a pas besoin de grands

remedes, puisqu'elle cesse après l'excretion des matiéres, dans un espace assez court. Les Nausées qui me sont point soûtenuës par une cause aussi violente, que l'est celle d'un vomissement opinistre, ne demandent guere plus d'attention. Ces deux cas indiquent l'abstinence, quelque lavage, ou tout au plus un purgatif leger, un Emetique doux. Le troisième merite un soin tout particulier, & une prudence consommée. Bien loin de suivre la Nature, comme dans les deux premiers, afin de la tirer d'intrigue par des remedes, qui achevent de mettre les matiéres dehors d'une manière ou d'autre ; il faut plutôt arrêter ces évacuations, qui épuisent le Malade; & qui le reduisent à la dernière foiblesse. Ce seroie abreger ses jours que de manœuvrer autrement & un purgatif ou un Emerique pourroit bien l'emporter. La nécessité de calmer au plus vîte, est ce qui presse le plus. C'est dans cette vue qu'on ordonne le Diascordium, la vieille Theriaque, ou même la nouvelle, comme plus propre à calmer par le secours de l'Opium, dont la vertu est encore dans toute sa force; les gouttes anodines, ou le laudanum solide, & generalement tout ce qu'il y a de plus propre à suspendre l'oscillation des solides mise hors de son niveau. La seconde chose qu'on se propose, est de détremper les matières, & d'émousser les pointes de ces molecules acres, qui agacent le genre nerveux, & qui par leur irritation causent tout le désordre. Les Eaux de poulet simples, ou emulsionnées, les emulsions cuites, l'eau de Ris, la Limonade & autres boissons de cette espèce, concourent à remplir cette nouvelle intention. Voilà comme on releve la nature, autant qu'il est possible; & comme quoi on la remet dans sa premiére assete.

Raprochons la spéculation de la pratique, & achevons en le parallele. Ne pourroit on point appliquer avec justice, aux sistemes qui regnent en Médecine, ce qu'un Auteur Moderne d'un sçavoir distingué avance en matière de Phisique? Qu'il n'est point de sistème assez general, & assez lié pour convenir également à tout, qu'il est bien des phenomenes, dont on n'a jamais pû découvrir, & dont on ne decouvrira sans doute jamais les veritables causes; Tranchons le mot, qu'il en est bon nombre, dont les causes une fois connuës, ne nous procuteroint pas une grande utilité. Tout cela est certain dans ce qu'on nomme Phisique generale; mais peut-on soutenir la même chose à l'égard de la Médecine? Oui sans doute, si on veut l'entendre de la Médecine sistématique. En esset, il ne manque point d'Opinions dans celle-ci, qui ne sont guere mieux fondées, que les savantes réveries que la Phisique generale a produites dans les diferens tems; & les Phisiciens de nos Jours commencent enfin à ouvrir les yeux.

本章

clar; & pour l'acquisition de laquelle il ne faut que des yeux, si je puis le dire, à une Phisique purement idéale?

Qu'on prenne bien ma pensée; Ceci n'e pas tant l'air d'un paradoxe, que quelcun pourroit se l'i-maginer. Je n'ai garde de bannir également la connoillance de toutes les causes, qui font les Maladies. Tant s'en faut que je veuille la proscrire, que je tiens pour une maxime constante, qu'il est essentiel de savoir au juste ce qui les occasionne tous les jours. Je l'ai déja dit; Un Médecin doit s'informer de ce qui a précedé le mal, pour prendre ses premières indications. Il est certain par exemple, qu'il importe d'être instruit précisement, si une Apoplexie vient d'une abondance de sang, ou d'un excès de bouche. La raison, la voici: C'est que dans le premier cas, la saignée est spécifique, & que dans le second, les Emetiques & les Purgatifs sont les remedes sur lesquels on doit particuliérement insister. Du reste, que ce soint les Esprits animaux qui ne se separent point, ou qui ne se distribuent point aux parties; c'est assurément ce qu'on ne saura jamais, puisqu'il n'est même point assuré que les Esprits animaux existent.

Tout de même, il est bon de distinguer d'où vient un vomissement opiniatre, accompagné d'une ardeur d'entrailles, d'une soif ardente, &c. dont un Malade est tourmenté sans relâche; & si c'est une corruption des levains de l'Estomac, comme quelques uns s'expriment, une trop grande sensibilité des sibres nerveuses, un poison corrosif, ou quelque aliment suneste, qu'il faut en accuser. C'est que les remedes doivent être proportionnez aux diserens sas; & qu'un Médecin a besoin de voit tout d'un

coup ce qu'il a à faire. Quelle que soit d'ailleurs cette corruption des levains de l'Estomac, & quelle qu'on établisse la combinaison des principes qui sont les venins; cette connoissance est assez inutile pour sauver un Malade. Je ne parcourrai point tous les autres cas.

Mais pour revenir aux Maux veneriens dont il s'agit ici, il est hors de douse, quelle qu'en soit la cause, qu'ils ne soint vraiment contagieux; & que le Mercure n'ait été reconnu pour leur spécifique le plus assuré. C'est là ce qu'il y a de constant, & ce que personne n'ignore: on ne va pas plus loin. Est-ce un Acide sixe, est-ce une Republique de Vermissaux qui fait le Ravage? C'est sans doute ce qu'on ne saura jamais bien. Nous ne voyons pas plus clair dans la première composition du Mercure; & ses parties primigenies, si tant est qu'elles se trouvent telles qu'on les supose, ne nous sons pas mieux dévelopées.

CHAPITRE TROISIEME.

Prognostic du Mal de Naples proprement dit.

O Uoique le Mal de Naples soit absolument de la même nature par tout; il est certain qu'il ne se présente pas sous la même forme dans tous les Sujets & dans tous les tems. La description que nous venons d'en faire, le détail de ses principaux accidens, leur diferente complication, & leur bisarrerie le prouvent d'une manière évidente.

Nous ferions sans doute une repetition inutile, si nous parcourions les diferens cas, dont chacun mèrite un prognostic particulier. Il sussira d'observer en general, & tout le monde est en état de le saire, que la maladie est d'autant plus, ou d'autant moins facheuse & rebelle, qu'elle reconnoît pour cause un virus plus ou moins malin; & qu'elle approche plus ou moins du dernier degré. A quoi on doit ajoûter que le peril en sera plus ou moins évident, selon que telle ou telle partie, plus ou moins nécessaire à la vie de l'Homme en sera particuliérement attaquée.

En effet, plus la Maladie est confirmée, plus elle mérite d'attention; plus il y a des Simptomes, plus il faut des soins; plus enfin ils sont grands, plus est il discile d'y remedier. Ce n'est pas tout: le mal est-il parvenu au dernier periode, il reste beaucoup moins d'espoir pout la guerison du Malade, que si le virus ne fait que se déveloper. Ceux qui ne sont point familiarisez avec la pratique, ont peine à croire qu'il s'offre tant de difficultez. Traiter une galanterie, & la guerir heureusement, est, ce leur semble, une même chose.

Mais qu'on est loin de compte, quand on en est là.

S'il est vrai que le virus puisse être plus ou moins malin; il n'est pas moins constant qu'il s'en insinue beaucoup plus chez les uns que chez les autres, selon que le tissu des parties se trouve plus ou moins lâche: sur quoi il est à propos d'observer qu'il y a, si je puis m'exprimer ainsi, une espèce de compensation, ou plûtôt une espèce

d'égalité de bonne & de mauvaile fortune. Tel a reçû dans l'action une assez grande quantité de virus, parceque l'habitude des parties est fort ouverte, qui g'en retient que très - peu dans le Corps; ou ce qui est encore plus favorable, qui s'en debarrasse avec la même facilité: soit qu'il en ait l'obligation aux urines, dont le torrent entraîne avec soi ce mauvais levain, ou à la transpiration insensible, qui l'emporte avec la même aisance. Tel autre au contraire, a les pores naturellement si peu propres à donner entrée à l'humeur veneriene, qu'il sort du Combat, sans avoir trop risqué. Mais pour que tout soit égal; s'il a eu le malheur d'en prendre la plus petite partie, il se trouve d'autant plus disposé à la retenir, qu'il étoit moins fait à la recevoir.

L'Indolence du Malade, & son peu d'empressement à demander du secours, augmentent encore le desordre à proportion; & dans tous ces cas, le Jugement dépend de la varieté des circonstances. On ne penseroit point, si l'experience n'en étoit un sûr garant, que les suites d'une galanterie pussent devenir, & deviénent effectivement sunestes, lorsqu'elle est complette; & sur tout lorsqu'elle a vieilli. Les personnes qui ne sont pas de la profession, ne sauroint se le persuader; mais nous savons à quoi nous en tenir, & l'observation qu'on va voir, déterminera au juste, s'il n'y a jamais du danger pour la vie.

CINQUIEME OBSERVATION.

Sur un Chancre venerien de la derniére malignité.

Un Garçon de trente-cinq, à trente-huit ans sur

attaqué d'une manière si terrible, que lorsque je le vis pont la première-sois, il avoit tout un Corps caverneux rongé par un Chancre malin; le Gland qui sembloit ne tenir presque plus que par un silet, se trouvoit extrêmement sensible, se déja cance-reux; le canal de l'urethre criblé dans presque toute sa longueur, avoit l'air d'un arrosoir pendant la sortie des urines; se la suppuration qui commençoit au-dessus du Pubis, paroissoit être prés de gagner le bas ventre. Par dessus rout cela, le Malade, se voyoit consumer de jour en jour par une sevre lente qui se minoir non à non serve lente.

une sievre lente, qui le minoit peu à peu.

Il y avoit du tems qu'il étoit entre les mains de son Chirurgien, quand je fus appellé; Je n'eus pas plûtôt vû ce deplorable état, que je desesperai du succès. Cependant comme il ne faut jamais abandonner un Malade, à moins que le mal ne soit absolument incurable, & qu'il n'y ait du tout rien à esperer, je resolus de tenter quelque chose pour le secourir. Dans cette vûë, je fus d'avis qu'on continuât les Bains, tant pour déterger la partie, & en appaiser la grande seusibilité, que pour preparer le Malade à quelque légere friction, que je n'aurois fait donner que de loin en loin, & avec tout le ménagement, qu'un cas aussi dificile demandoit de nous. Mon dessein étoit encore d'emporter ce reste de Verge; & cela avec d'autant plus de raison, qu'elle étoit inutile, & que la tumeur cancereuse dont le Gland éroit atteint, ne permettoit plus de rien ménager. Il ne fut pas possible de suivre ce plan; le Malade se rebuta, il ne voulut point se laisser conduire, & je me vis forcé de le laisser au Chirurgien. Il ne porta pas loin la peine de sa Debauche & de son opiniâtreté; car après

avoir encore traîné quelque tems, il succomba

enfin au milieu des souffrances.

Quoique la malignité du virus soit quelquesois telle, qu'il en arrive des accidens tout aussi formidables ; rien n'empêche, comme nous venons de le voir, que la négligence ne porte souvent le mal jusques là. Une autre Observation à peu près pa-reille, que je dois raporter plus bas, nous sera voir der du secours à tems, peut le garantir d'un malheur semblable. On comprendra en effet que le Malade qui fait le sujet de cette seconde Histoire, eut peri de même que le premier, pour peu qu'il eût differé à mettre les schoses en évidence. Le parallele en est d'autant plus juste, qu'ils surent attaquez tous deux dans la même partie, & de la

même façon.

Tous ceux à qui la Déesse à vendu cherement ses faveurs, ne sont point aussi maltraitez; nous l'avons observé plus haut. Il en est nombre, qui pour avoir un levain de galanterie, n'en font point extrêmement incommodez. Les Femmes en souffrent encore moins; & c'est selon toutes les apparences à leurs évacuations periodiques, qu'elles en sont redevables. Cependant quelque leger que soit aujourd'hui le mal, il est bon d'en prevenir le progrez; & c'est à quoi toute personne sensée doit bien prendre garde. Je dis plus: un foible soup-con paroit-il, a-t-on une incommodité tant soit peu équivoque, & vient-on à se rappeller un peché de jeunesse negligé, ou traité un peu trop cavaliérement? Il faut prendre parti; & ne point attendre que le mal ait empiré, pour se tires d'inquiétude.

Comme on doit tout prévoir, il est bon de considerer, que si on ne souffre point pendant qu'on est dans la seur de l'âge, il peut venir un tems, où les insirmitez se seront sentir; & où lo repentir sera inutile. Il est un autre motif assez puissant, pour engager tout homme qui pense, à prendre toutes ses sûretez. C'est le danger qu'il y a de gâter une Femme estimable, avec laquelle on a dessein de s'unir. Ce n'est pas tout; & les Enfans qui naissent d'un mariage celebré sous des malheureux auspices, ne manquent gueres de s'en ressentir. Leur sort est même d'autant plus triste, que la Maladie change de nature en passant jusqu'à eux, & devient ordinairement pire que la première. Les Parens ont des ressources, que les pauvres innocens n'ont point. Un Pere & une Mere peuvens guerir, & ses Enfans sont incurables. Aussi un honnête homme n'en veut il point courir le risque; & la crainte de rendre une Famille malheureuse, le porte courageusement à se mettre en quarantais ne, sur le plus petit doute.

Il n'est pas plus mal aisé d'établir le prognossis des autres cas veneriens; tels que les Porreaux, les Chancres, les Phimosis, les Paraphimosis, les Tumeurs aux Aines, les Cretes, les Fics, les Condilomes, les Pustules, & les Rhagades. Le Jugement qu'on doit en porter, dépend de la qualité & du nombre des accidens qui paroissent. C'est qu'ils sont plus ou moins malins les uns que les autres, & qu'il s'en présente en effet plus ou moins à la fois dans les différentes personnes, selon qu'elles se

crouvent diferemment disposées.

On ne peut douter que les Chancres par exem-

48

ple, ne rongent plus ou moins; selon que le cas ractére du virus a plus ou moins de sorce, & que les parties même sont plus ou moins en état d'être mngées. Le Phimosis peut causer un étranglement pendant une érection involontaire un peut trop vive: Le Paraphimosis en produit un ordinairement, capable d'arrêter presque en entier le cours des liqueurs dans le corps de la Verge, mais sur tout du côté du gland. Lorsque cela arrive; la mortification n'est pas loin, & le Malade risque de perdre la Partie savorite, si on ne se hâte de le secourir.

Il n'est au reste aucun de ces simptomes, qui ne soit un signe évident du Mal de Naples, toutes les sois qu'il s'en présente quelcun après un commerce suspect. J'ajoute après un commerce suspect, parcequ'il est tel accident, qui peut paroître, sans qu'il reconnoisse un virus venerien pour cause. C'est ainsi qu'il survient quelquesois des Porreaux, des Vernies dans la couronne du Glaud, & même des Tuemeurs aux Aines, sans qu'on ait aucun reproche à se saire. C'est ainsi qu'il peut arriver un écoulement occassionné par trop d'ardeur dans le Combat; & qu'un Paraphimosis peut être produit par une passion trop vive, sans qu'il y ait de plus mauvaise cause.

Quoique cette ressexion ne soit point à négliger; il est assez rare dans le siècle où nous sommes, que ces sortes d'accidens ne viénent point d'ailleurs; & la débauche est trop generalement repanduë, pour qu'il n'y ait pas plus que du soupçon. Aussi ne s'y méprent on point pour l'ordinaire, & à moins qu'on n'ait une assurance plus que motale de la sagesse de quelcun; on n'est point su-jet à juger trop témerairement, lorsqu'on soupçone

un pen de libertinage. Ce qu'il y a de constant; c'est qu'on doit toûjours prendre toutes ses sûretez dans le traitement de ces diferens cas, si on veut

procurer une guerison complete.

Sur quoi je me crois obligé d'avertir encore, qu'il importe à toute personne qui pense, de ne point s'endormir dans des circonstances pareilles, de peser sur le plus petit reproche, & de tirer ensin si juste, qu'on puisse faire fond sur quelque chose. C'est d'un aveu franc & sincére, que tout dépend; & c'est par là qu'on met un Malade à l'abri de tout danger. Je le repete, la quarantaine n'est pas longue; elle n'est même point aussi terrible à beaucoup près, qu'on se l'imagine, pourvû cependant qu'on tombe en bonne main. On se souviendra que le plus seger soupçon joint à quelque incommodité rebelle, devient un motif assez fort pour determiner tout Homme de bon sens & d'honneur, à essayer d'une épreuve assurée.

CHAPITRE QUATRIEME.

Description de la Méthode usitée à Montpelier dans le Traitement des Maladies Veneriénes.

DES qu'on est certain qu'un Malade a besoin du remede, on commence par le préparer d'une manière convenable; & nous insistents d'autant plus sur un préliminaire exact, que c'est dans la préparation même que consiste presque tout le

secret d'une bonne guerison. Dans cette vue, on le fait saigner de l'un des bras, & on le purge le lendemain avec une Médecine ordinaire. Le jour d'après en le met dans l'usage des Bains. S'il est d'une bonne constitution; & si on juge qu'il les suportera sans peine, on lui en fait prendre un le matin, & un autre le soir. Au sortir du Bain, on lui donne un Boüillon à la viande, alteré avec la chicorée ou la bourrache: Ce sera quelquesois un Boüillon de Poulet seul, ou farci d'orge; du lait entier, ou du lait coupé avec une legere décoction d'orge, de capilaire, ou même de l'eau de sontaine pure; selon les diserentes intentions qu'on a, de nourrir, de reparer les sorces, d'humecter, de dilayer & de temperer.

Le nombre des Bains n'est pas toûjours le même. Il y a des Médecins qui n'en donnent que dix ou douze: Pour moi, j'en fais prendre une vingtaine au moins, toutes les fois qu'un Malade peut s'en accommoder J'en donne même au-delà, lorsqu'il s'en présente quelcun; qui pour être d'un temperament trop sec, a besoin d'une préparation plus étendüe. Quand un Malade est fatigué de deux Bains par jour, on n'en prescrit qu'un dans la journée; & on employe par là quelques jours de plus.

Les Bains finis, on saigne de nouveau le Malade, & on le repurge le lendemain; & pour calmer les impressions que cette seconde Médecine auzoit pû laisser, on donne encore un Bain ou deux. Lei commence un nouveau régime; & l'attention du Médecin doit augmenter. L'usage de la viande est interdit au Malade; sa boisson est une légere Prisane de capilaire, on de coquelicoq, à laquelle en ajoûte, se on le juge à propos, un peu de sel de prunelle, pour la rendre diuretique; ou s'il arrive qu'il s'en dégoûte, on se contente de dissoudre un gros de nitre purisié, dans une pinte d'eau de Fontaine. L'intention qu'on se propose, est de temperer le Malade!, & d'ouvrir en même-tems un passage libre au Mercure, qui va bientôt rouler dans le sang. Quoique le vin soit ordinairement désendu, il est des cas où on le permet, pourvû qu'il soit bien trempé, & bû avec modération. C'est sur tout lorsque le Malade n'est point échaussé.

Ces choses étant bien observées, on débute d'entrée au Remede, par une écuelée de lait, qu'on donne au Malade une heure ou deux avant qu'il se leve. Il prend un Potage à diné avec un couple d'œufs frais, & un morceau de pain; sur quoi il boit deux ou trois coups de sa ptisane. S'il a pris son lait de grand matin, ensorte qu'il ne puisse attendre l'heure du dine sans prendre quelque chose, il mangera un morceau de pain, ou d'une rôtie au sucre, pour boire deux coups. Le gouté sera composé tout de même, d'un morceau de rôtie, & de deux verres de ptisane. C'est encore un Potage qu'on lui sert à soupé avec quelques œufs frais, tout comme au diné. On substitue souvent à la soupe du soir une crême de ris, ou d'orge au bouillon, au lair, ou à l'eau pure. L'heure de se mettre au lit étant arrivée, on lui donne une seconde écuelée de fair, pareille à celle du matin.

Quoiqu'on ne soit point dans l'usage de permettre au Malade de manger de la viande, rien n'empêche qu'on ne puisse lui en donner un petit morceau: ce n'est vraisemblablement que la quantité qui nuit; & dès-là qu'un Malade voudra se con-

center de peu; il sera aisé de le satisfaire. J'ai observé que le régime dont je viens de faire le détail, dégoute extrêmement; tous ces œufs deviénent ensin une fort mauvaise nourriture, les Malades les ont en horreur dans quelques jours, ils se plai-gnent de raports aigres, & qui semblent tenir quelque chose du mauvais goût des œuss couvez : Il arrive même tout communément, que l'amas de ces sortes de sucs mal travaillez, produit des gonssemens qui fatiguent d'une manière étonante; & le Malade perd souvent l'appetit.

Instruit par plus d'une expérience, desque je suis assuré de la sobrieté d'un Malade, & que je crois. pouvoir conter sur sa retenuë; je ne sais pas saçon de lui laisser manger un peu de bouilli à dîné, & un morceau de rôti le soir. Quoiqu'on en dise, la viande donnée avec modération, n'engendre pas plus de pourriture, que les œufs qu'on fait manger soir & matin pendant un mois & demi; & on ne doit point apprehender d'être plus obligé de le purger dans un cas que dans l'autre, avant que

le Remede soit fini.

Le Malade étant dûement preparé par les saignées les purgations, & les Bains; il n'est plus question que du Remede, & des ménagemens qu'il faut observer. L'onguent est fait pour l'ordinaire au tiers; c'est à dire que sur une parrie de Mercure éteint avec la Therebentine, on met deux parties de graifse de Porc, & on bat le tout dans le Mortier de bronze pendant trois fois vingt-quatre heures, afin que les parties du Mercure puissent se diviser, & se mêler exactement avec la graisse. On a soin, avant de rien entreprendre, d'examiner la bouche du Ma-Jade; & par là on se met en état de juger des

changemens qui penvent y arriver dans la suite,

& qu'on doit prévenir d'avance.

Ces attentions faires, & les calçons & les bas de toile étant prêts, on fait placer le Malade au-près du feu; à moins que la saison ne fût trop chaude, (car il est des cas où on ne peut choisir les saisons, ni renvoyer d'une saison à l'autre) le Garçon qui sert ayant bien chauffé ses mains, les promene un tems sur la partie qu'il veut oindre, dans l'intention d'ouvrir le tissu de la peau. Ce preambule fini, le Médecin qui conduit la Cure, Îui donne la quantité d'Onguent qu'il juge nécessaire pour la friction proposée. Le Garçon la repand sur toute la Partie, & appuyant immédiatement après du plat de deux mains, il commence à frotter également, & sans relâche. On ne s'embarrasse point au reste de peser l'onguent, que chaque friction demande; Il n'est question que de faire glisser aisément la main, & on est assuré par là, que la dose suffit. La friction est finie dans l'espace d'un bon quart d'heure, plus ou moins; mais pour tabler sur quelque chose de fixe, on frotte toûjours, jusqu'à ce que la partie séche, & que les mains du Garçon s'arrêtent sur la peau.

Le nombre des frictions ne sauroit être reglé, attendu la diversité des sujets, & le diferent volume des parties du Corps. Il est aisé de voir, que comme il saut bien plus d'Onguent pour couvrir un grand Corps, que pour en couvrir un petit; il en saur aussi beaucoup plus dans quelque Malade que ce soit, pour couvrir la Cuisse, qu'il n'en est besoin pour la Jambe. Ce n'est pourtant point tout à fait la grandeur des Corps, qui decide de la quantité de l'Onguent; mais plûtôt l'âge de la Maladie, l'état

plus ou moins vigoureux du Malade, la qualité des accidens, & des parties interessées, qui doivent ser-

vir de regle.

Quoigu'on pût absolument frotter les deux pieds le premier jour, le volume des deux n'excedant point celui de la Cuisse; on se gardera bien de l'entreprendre, si on fait reslèxion qu'il se trouve des Malades, à qui la première friction, toute légere qu'elle est, a causé quelquesois des accidens

facheux, au devant desquels il faut aller.

Cette remarque faite en passant, la première friction s'étendra depuis la plante du pied, jusques à quatre ou cinq travers de Doigt au-dessus de la Cheville. La seconde se fera le surlendemain, de la même façon sur l'autre pied. L'Intervalle d'un jour au moins étant toûjours observé de l'une à l'autre, la troisséme ira depuis l'endroit où la première à fini, jusques au-dessus du Genou, & la quatriéme suivra cer Ordre. La cinquieme commençant au dessous du Genou, montera environ à mi-Cuisse, & la sixième aura la même étendue. La septiéme & la huitième friction étant les plus considerables, il ne sera pas hors de propos, pour peu qu'il y eût d'alteration dans la bouche, de s'arrêter un couple de jours, avant de passer plus loin, & de les éloigner même d'autant l'une de l'autre. Ces deux occupent le gros de la Cuisse jusques aux aines, & un peu au-dessous des Fesses. La neuvième peut couvrir les deux Fesses, la dixième monte environ au milieu de l'Epine, & la onzième va à la Nuque. Reste enfin les deux Bras, à qui la douzieme & la treizieme sont destinées.

Le vrai moyen de faire passer tout le Mercure à travers l'habitude, est de frotter long-tems la parquent, qui n'a pû penêtrer. Le but qu'on a n'est autre, que de donner aux parties mercurielles qu'il retient encore, le tems de se détacher insensiblement; & de s'insinuer ensin dans la masse du Sang. C'est dans cette vüe, qu'on donne des calçons & des bas de toile avec une chemise destinée à cela; & que le Malade ne quitre plus ni nuit, ni jour, jusqu'à la fin du Remede. C'est encore, pour que tout l'Onguent demeure, qu'on ordonne au Garçon de netoyer ses mains après chaque friction, dans les linges même; & c'est ensin pour que l'habitude de la peau s'ouvre, qu'on fait remettre le Malade au Lit, ou il repose une heure ou deux après la friction.

Quoique le Malade se trouve alors entiérement couvert, (car on ne touche jamais ni le bas ventre, ni la poirrine) on peut redonner quelque légereifriction aux endroits, qu'on croit avoir été particulierement affectez. Assez souvent on repasse aux Aines, au Perinée, & autour des Fesses: on revient aux parties, oil un reste de douleur se fais encore sentir. Il n'est pas même jusqu'aux exostoses, au cas qu'elles ne soint point inveterées, sur lesquelles on ne fasse avec succès des nouvelles frictions. De ce train là, si le Malade est d'une taille ordinaire, & si aucun accident n'est survenu, c'est environ six, sept, ou huit onces d'Onguens qu'on aura employé. Le tems que le Malade demeure dans les linges, n'est pas plus déterminé que le nombre des frictions, ou la quantité de Pommade. En general, outre le tems qu'il faut pour qu'un Malade soit couvert d'Onguent, on le laisse sept ou huit jours dans les linges après la der-

nière friction. Sur ce pied là, on table à peu près sur une quarantaine de jours; mais la regle la plus sure est la disparition des Simptomes.

Nous ne nous piquons point au reste, d'exciter le flux de bouche; bien loin de là, nous tachons de l'éloigner autant qu'il est possible; & des la qu'un Malade guerit sûrement sans passer par cette épreuve, nous n'en demandons pas davantage. En effet une pratique constante nous montre, que la guerison n'est jamais plus certaine, que lorsque le Malade ayant passé dans les regles, & après avoir gardé ses linges le tems qu'il faut, n'a presque point eu de salivation : c'est qu'alors le Mercure vrai specifique des maux veneriens, sagement introduit, avec des intervalles convenables; & n'étant nullement pressé de sortir, profite du loisir qu'on lui laisse de fureter par tout, & va attaquer l'Ennemi jusques dans son dernier retranchement. Desque son action est finie, & qu'il a remporté une Victoire complette, il s'échape d'une manière insensible à travers tous les obstacles qu'il sait lui-même habilement franchir. Tout lui est ouvert, & rien n'est capable de s'opposer à sa sorrie; les vaisseaux salivaires, les excretoires, des intestins, les conduits de l'urine, & les secretoires de la peau sont autant de passages qu'il est maître de choisir. Mais parmi ces routes, c'est particuliérement celle d'une transpiration aisée, ou des urines, qu'on rache de lui faire prendre. Une chaleur moderée, entrétenue dans une bonne chambre, & quelque boisson legérement diaphoretique, ou aperitive remplissent cette double intention. Les deux choses qu'on a soin d'éviter tant qu'on peut, & qu'une sage attention ne manque guere de prevenir, sont le flux de bouche,

tions, le regime que nous avons établi, l'abstinence des viandes, ou la petite quantité qu'on en per-

met, tendent au but qu'on se propose.

Il faut cependant convenir, que comme il est des Malades extrêmement aisez à mouvoir, les premières frictions portent quelquesois si brusquement à la bouche, que les précautions ordinaires ne suffisent point. Comment donc parer de tels coups, nous demandera-t-on? Le voici. Dans quelque tems que le stux de bouche paroisse, que ce soit à la einquième, sixième, ou telle autre friction qu'on voudra; l'usage est de suspendre, jusqu'à ce que l'Orage ait calmé. La bonace revenue, on pousse de nouveau le Remede, comme s'il ne sût rien survenu, en reprenant l'endroit ou la dernière friction a demeuré. De cette manière, & en observant des plus longs intervales, on parvient infensiblement au terme.

Cela posé, si la prémière, ou la seconde friction à causé quelque trouble, comme cela peut arriver à un Malade très-susceptible d'impression, il n'y a d'autre parti à prendré, que celui de le laisser reposer quelques jours, en attendant que le desordre ait cessé. Le pis seroit de mettre plus de tems
à la Cute. Mais parcequ'il faut tout prevoir si
malgré l'éloignement des frictions, le Malade supportoit si peu le Remede, que chacune dût nous
mettre en peine, il n'y autoit qu'à se servir d'un
Onguent preparé au quart, ou même au cinquiéme; ou bien mettre deux, trois, ou quatre jours
d'intervalle de l'une à l'autre. On comprend aisement
qu'un Malade extenué, une Femme Enceinte, un Ensant tendre & délicat doivent être diféremment traites.

Nous ne craignons pas moins le cours de ventre mais il n'est pas tout à fait si prompt à paroître, ni si ordinaire que la salivation. On peut cependant en être serpris, & dans ce cas, la suspension des

vient également nécessaire.

J'avoue que quelque attention qu'on ait eue, on voit peu de Malades, qui n'éprouvent quelque petit seu dans la bouche. Nous ne sommes même point fachez qu'il surviéne une légere élevation des Gencives, un petit crachotement; pourvû que cela n'arrive que sur la fin du Remede, & qu'il n'y ait rien de trop. C'est que nous sommes assurez par là, que le Mercure a produit son effet; ce qui joint à la disparition des Simptomes, forme une preuve complete de guerison. Mais nous acheverons d'indiquer plus bas. & dans un article à part, ce qu'on doit penser du flux de bouche, le bien qu'il nous promet, si tant est qu'il en promette quelcun; & les inconveniens qu'il traîne à sa

suite, lorsqu'il est trop poussé.

Je l'ai déja dit ; quelles que soint les précauzions qu'on prend pour écarter le flux de bouche, telle est souvent la disposition de certains Malades, qu'ils ne peuvent l'éviter; & quelque soin qu'on se donne, il est des cas ou on peut être pris au dépourvû. Que faire donc, lorsque toute la prudence est vaine, qu'un Malade est surpris tout à coup, que la bouche est extraordinairement échaussée. que la langue s'épaissir, qu'un ruisseau de salive

coule, on qu'une bave horrible se présente?

Avant de répondre, nous observerons d'abord, qu'il est mal aisé, & si j'ose l'ajoûter, moralement impossible que les choses soint portées à ce degré de violence, toutes les fois qu'un Malade est en-

gre les mains d'un Médecin entendu; & moins que ce même Malade ne soit d'un temperament si étrange, que dès la première friction, le Mercure porte brusquement à la bouche; ce qui n'arrive guere. Mais on peut être appellé pour secourir un Malade maltraité par un ignorant, & dans ce cas il est bon de savoir comment il faut s'y prendre pour le pirer d'affaire. Il n'ast par dissile de incer de l'in rirer d'affaire. Il n'est pas dificile de juger de l'in-

tention qu'on a à remplir dans ce moment.

La Maladie n'est plus ce qui nous occupe pour lors; Il n'est question que de soulager promptement le Malade, & de le degager de ce mauvais pas. Dans cette vûë on le dépouille aussitôt de ses linges, on le decrasse sans perdre du tems, & on lui donne des nouveaux Draps. Cette première ma-nœuvre est quelquesois si essicace, qu'elle seule ramene le calme. Lorsqu'au contraire elle est insuffisante, on tache de détourner ailleurs le cours du Mercure par des Saignées, & des Purgations, qu'on réstere selon le besoin. Si cela manque, les Bains ne manquent point; & comme c'est la derniére, c'est aussi la plus sûre ressource.

Une Maladie inveterée demande beaucoup de prudence; & quoique le traitement soit le même dans le fond, il est quelquefois à propos de le varier selon les occurrences. Ce sont tantôt des preparations longues qu'on fait préceder avant le Re-mede, comme lorsqu'on à besoin de rétablir des forces épuisées, & de procurer un peu d'embon-point. Le tems des frictions arrivé, au lieu d'un mois, on en employe deux, & jusqu'à trois même, s'il le faut. Tantot on n'a point de tems à perdre, & la Pommade. Nous en rapporterons des exemples

La manière de terminer la Cure est toute simple, puisqu'il ne s'agit que de saigner le Malade, & de le purger avec sa Médecine ordinaire; après quoi on a soin de le décrasser. Il est bon au reste de remarquer ici, que quoiqu'il semble que le danger soit passe; si cependant la saison est rude, on ne seta point mal d'obliger le Malade à garder encore quelques jours la Chambre. La raison en est évidente; c'est qu'il y a encore du Mercure chez lui, capable de causer des grandes revolutions, si on n'y prend garde. Cela est si vrai, qu'on a vû arriver quelque tems après le Remede, une salivation fâcheuse. Quoique cela soit rare, il importe de se tenir sur ses gardes; & toutes les sois qu'on a des experiences, on doit s'y laisser conduire, &

prevoir tout ce qui peut survenir.

La cause de tous les accidens veneriens étant la même, que celle du Mal de Naples proprement dit; la Cure n'est point diferente. En effet ils disparoissent pour la plûpare dans le Remede. J'en excepte pourtant ceux qui sont inveterez, ou qui ont pris une telle possession dans certaines parties, qu'il en demeure un vice local Telles sont souvent les exostoses un peu trop vieilles, que le Remede n'emporte jamais bien, les Dartres qui se sont entacinez; & même cettaines tumeurs aux Aines, qui ont eu le tems de se durcir par trop de négligence. Pour ce qui est des Chancres, des Porreaux, des Pustules, des Condilomes, & autres Simpromes semblables; le Remede tout seul les emporte assez souvent, nous en avons des preuves. Lorsque les Porreaux ne cedent point, on peut les lier avec un fil de Soye, pourvû qu'ils ne soine point irritez; on les serre ensuite peu à peu, pour

les faire détacher; ou bien on les cauterise avec la pierre Infernale, ou enfin on les emporte avec les Ciseaux.

Cependant le Remede n'agit pas toûjours avec le même bonheur dans tous les Sujets; & ces mêmes accidens resistent quelquèsois au Remede. Comment donc faut il se conduire, lorsque les frictions generales n'ont pas tout gueri? On le devinera & qu'il ne s'agir que d'en réiterer l'application sue la partie affectée. C'est ainsi qu'on vient quelquefois à bout de certains Dartres, de presque toutes les Pustules, des Condilomes, & même de ces nouvelles exostoses, qui ne font que commencer: Je dis quelquesois, par la raison qu'il ne suffit pas toûjours de renouveler les frictions sur la partie, pour la délivrer d'un vice local, & nous ne devons point cacher, que les Dartres, & les Exostoses sur tout, ne resistent que trop souvent aux remedes les plus efficaces. Toutes les excroissances peuvent, de même que les Porteaux, être emportées au moyen d'une soye dont on les serre, pour les empêchet de prendre de la nourriture, ou être cauterisées; ou enfin on les détruit avec le fer: Mais je supose qu'elles ne sont point irritées, & qu'il ne s'offre point de disposition cancereuse; car pour lors elles indiquent le traitement le plus doux.

Les Chancres ne donnent pas moins de peine, que les accidens marquez ci-dessus. La Pommade Mercurielle, quelque spécifique qu'elle soit, est sans force toute seule, lorsque les bords se trouvent trop durs. C'est sans doute cette renitence, qui inspira autresois l'usage des precipitez, que nous venons de banir, & que la mauvaise tournure qu'ils

donnoint aux tumeurs chanceeuses, a fait regardes comme suspects. Mais si la Pommade est inutile, & les précipitez dangereux, que faudra-t-il donc leur substituer, dira-t-on? On doit se servir du Mercure doux, ou de la Tuthie, ou de tous les deux ensemble incorporez avec un peu de sain-doux. Ce n'est pas tout, repliquera-t-on; il peut se faire que le Chancre naturellement malin en sera irrité; & que la Pommade ordinaire, vôtre Mercure doux, & la Tuthie aigriront le mal, au lieu de l'appaiser. Comment donc vous y prendrés-vous? Le voici, On aura recours aux remedes les plus adoucissans; rels que le beurre frais, le Cerat de Galien, les pulpes, & autres remedes de cette espèce. Par là, on calmera l'irritation, pendant que le grand remede agissant dans tout l'interieur, disposera le Chancre à devenir plus traitable, & le mettra enfin en voye de guerison. Ce que je viens de dire au sujet des Chancres, convient tout de même à ces sortes d'accidens dont j'ai parlé ci-dessus; c'est-à-dire qu'on doit les traiter avec ce qu'il y a de plus propre à calmer la sensibilité, toutes les sois qu'on ne peut les détruire autrement, & qu'on craint de les irriter; en attendant que le Remede ait produit en dedans le bien qu'on en espere.

Parmi les accidens veneriens, que le Remede n'emporte point, qui ne peuvent même attendre un terme aussi long, que la sin de la quarantaine, & qui ont besoin d'un secours prompt & immediat son doit compter le Phimosis & le Paraphimosis. Le premier ne demande qu'une perite incision sur le côté, ou sur le devant de la Verge; selon que tel ou tel endroit peut être incisé. C'est tantôt sur le lieu d'élection, tantôt sur celui de nécessité, come

me on parle, que le tranchant doit porter. Cette incisson n'est pas plûtôt faite, que le prepuce coule sans peine, & que le gland paroît à découvert. S'il reste quelque bride, on l'emporte avec les ciseaux.

L'étranglement que le Paraphimosis cause, l'est quelquesois si considerable, comme je l'ai déja dir, que la partie tomberoit en mortification, si on n'y remedioit de bonne heure. Rien ne presse donc tant, que la nécessité de telacher la partie, asin de donner moyen au prépuce de remonter sans peine, & de recouvrir le gland. Quoique l'application des pulpes émollientes & un peu resolutives convienne sans doute, ce secours seroit peut-être un peu lent, & les scarissications sur le prépuce même, doivent l'emporter de toute manière. C'est le moyen le plus assuré d'écarter le peril, & ce n'est pas trop qu'une petite douleur d'un moment, pour mettre prompetement le Malade & sa partie en sûreté.

Les tumeurs aux Aines n'ont pas toûjours besoin d'être ouvertes, & le Mercure, quoique porté de loin, est en état de les resoudre tout seul. Si cependant les assaires, ou la situation du Malade ne lui permettoint point encore de passer par le Remede; il ne faudroit rien négliger pour conduite la tumeur à une prompte supuration. Je sais même qu'on n'attend pas toûjours qu'elle soit sinie, & qu'on doit se hâter d'ouvrir la porte à la matière, dont le séjour deviendroit ensin nuisible; c'est que les parties les plus petites se mélant dans le sang,

acheveroint bientôt d'en infecter la masse.

Quoiqu'on ait pris la précaution d'ouvrir la tumeur de bonne heure, pour que tien ne croupisse, & qu'il ne se fasse de communication, on ne perdra point le remede de vûë; & si le Malade ne peut mieux faite pour le présent, au moins lui conseillera-t-on de ne pas le différer plus que de

raison; côt ou tard il faudroit y venir.

Ce cas-là excepté, toutes les fois qu'il se présente une tumeur aux Aines, on doit tâcher de la resoudre, suposé que le Malade soit frictionné en même-tems. La Pommade elle-même, ou l'emplatre de Vigo en vient quelquefois à bout; bien entendu qu'on aura égard au Mercure qui peut entrer par là; de peur qu'il ne se multiplie trop, & que le Malade n'en souffre. Les resolutifs ordinaires vont au même but. Si malgré tout cela, on s'aperçoit d'une supuration prochaine, on la hâtera pat l'application des maturatifs; & desque la matière sera prête, on lui donnera issuë. Ce seroit en vain qu'on s'opiniatreroit à faire resous dre une tumeur qui commence à supurer; on ne feroit peut-être qu'effaroucher l'humeur, ou lui donner occasion de se durcir. La tumeur une fois ouverte, il n'est plus question que de mondifier la playe, & de la conduire à cicatrice. Si le Malade passe actuellement par le Remede, on panse la playe comme une playe simple; mais si on étoit obligé de renvoyer le traitement general à une au tre saison, ce seroit une nécessité d'appliquer sur la playe des plumaceaux chargez d'un peu de Pommade Mercurielle; ou tout au moins d'en frotter legerement les bords, sans quoi les Onguens ordinaires ne feroint que blanchir. Les expériences les plus heureuses confirment tous les jours la bonté de cette pratique. La seule chose qu'on doit observer ici, comme ailleurs, je l'ai déja dit; c'est qu'il n'y ait point d'irritation, auquel cas on commencera

mencera par les plus doux topiques; & desque l'irritation sera calmée, le spécifique achevera le reste.

CHAPITRE CINQUIEME.

Qu'est-ce qu'on entend par Gonorrhee; & à quelles marques on la reconnoît.

I on s'amusoit à toutes les Histoires qu'on nous conte, la plûpart des Coulantes ne leroine qu'un écoulement tout simple & rien de plus. Combien de Gens ne voit-on point qui ne s'accusent qu'à demi? L'un assure, que la Dame de ses pensées lui est devouée uniquement; que comme il est incapable de la tromper, de son côté elle n'a garde de le trahir, & que sa sidélité lui est connue. L'autre proteste qu'il n'a absolument rien à se reprocher, & qu'à moins que son mal ne vienne d'un trop grand échaussement, il ne sait au monde

à quoi l'attribüer.

L'usage de la Bierre est encore un prétexte, dont on se sert tous les jours pour se couvrir : & deslà que l'excès de cette boisson peut occasionner un leger écoulement, il n'en faut pas davantage; la Bierre a fait tout le mal. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est de voir l'Amant & la Maîtresse, quelquefois même le Mari & la femme se renvoyer la Bale, & s'accuser l'un l'autre du maiheur commun. comme il n'en est ni plus ni moins ; d'où que l'acquisition vienne, leur disons nous, d'un excez de bouche, d'un peu trop de Bierre, ou d'ailleur manauvions todjouis comme si c'étoit une vrat

Coulante. Les suites justifient communément s'us tilité de cette pratique. Désque l'écoulement va au delà de quelques jours, il n'y a pas moyen de s'en dédire, il faut convenir qu'il y avoit plus que de l'échaussement.

Une Coulante ne paroît pas toûjours aussitôt après un mauvais commerce; il se passe vingt-quatre heures, deux fois vingt-quatre heures, & quelquefois davantage. Ce tems expiré, il se présente d'abord une espéce de prurit au perinée, accompagné d'une petite chaleur, d'une ardeur d'urine, ou d'une legere dificulté d'uriner; Mais les choses n'en demeurent pas là. Le prurit se change bientôt en une cuisson vive, la chaleur augmente, l'ardeur d'urine est moins suportable, & la dificulté d'uriner devient plus grande à proportion. Un flux de matière de couleur blanchâtre au commencement, ne tarde guere à se montrer. Cependant la nuance change peu à peu, la matière devient plus obscure & plus épaisse; ce ne sont que des filandres grossieres qui se détachent, & pour tout dire enfin, un veritable pus qui coule; & qui ayant passé par tous les dégrez, prend une couleur jaune ou verte, tantôt plus, tantôt moins foncée.

Le siège le plus ordinaire de la Gonorthée chez les Hommes, est la prostate; je dis le plus ordinaire, parceque les petites glandes qui sont repandies autour de l'uretre, & qui s'ouvrent dans sa cavité, peuvent s'engorger tout de même, s'abceder, & repandre ensin une matière putulente, dont on n'a souvent que trop de peine à tarir le cours. Rien ne confirme mieux ce que j'avance, que ce qui arrive aux Femmes; chez lesquelles, atre la prostate, on trouve une infinité de Pe-

sites glandes, dont l'interieur des Parties est tout parsemé; & qui dans l'état naturel versent par des lacunes toûjours ouvertes, une humeur destinée à les humecter sans cesse. La Gonorrhée ne se déclare pas plûtôt, que ces petites glandes paroissent comme autant de sources, d'où découle une quantité de matière, tantôt plus & tantôt moins sale, selon

le diferent degré de virulence.

Ceci étant une fois établi; quoique les Malades soint plus ou moins vivement attaquez les uns que les autres, on peut dire que la Gonorshée commence par une inflammation, & acheve de se manifester par un ulcere. Reste à savoir comment se fait cette inflammation, & pourquoi elle se termine par un abcez : ce n'est que par conjecture que nous pouvons le découvrir, & le pais des conjectures est bien vaste. J'ai soutenu que la cause du Mal de Naples est fort cachée, & que sans doute on n'en developeroit jamais la nature. Mais si on en juge par les effets, avons-nous ajouté, on sera assez porté à croire, que c'est quelque chose de coagulant & de caustique tout ensemble, quoique ce puisse être. Cela posé, le Virus venerien mélé qu'il sera une fois dans la masse des fluides, ne peut manquer d'en coaguler la partie la plus disposée à s'arrêter, & c'est vraisemblablement la partie blanche; De là tant de concretions différentes les Obstructions curanées, les Dartres, les Gales, & les Nodositez même qu'on observe dans les os; & generalement tous les cas qui dépendent d'une Lymphe épaissie ou engorgée dans ses propres conduits. Mais ce nest qu'à la longue que ces accidens paroissent; au lieu que l'inflammation, qui annonce une Gonorrhée prochaine, paroît presque

aussitôt. C'est que le virus agit ici de fort près; & porte immédiatement sur des parties très propres à le recevoir & a le retenir. D'un autre côté, comme la Prostate, qui en est le siege ordinaire, se trouve arrosée de quantité de Vaisseaux sanguins, elle doit s'enflamer d'autant plus aisement, que ces mêmes Vaisseaux sont plus nombreux. En effet, la Lymphe n'a pas plûtôt perdu de son mouvement, qu'elle s'arrête, s'accumule, distend les parois de ses tuyaux, & en augmente le diametre. Il n'en faut pas davantage pour donner occasion à la partie rouge de s'y insinuer; la progression de son cours l'y determine, & la continuité de ses vaisseaux auec les lymphatiques lui en ouvre le chemin. L'obstacle que la lymphe accumulée semble lui opposer, ne sauroit l'arrêter un moment; puisqu'elle est chassée tout de suite, & forcée de passer outre. Cependant, quelqu'aisance que la partie rouge du sang puisse avoir pour passer dans les Vaisseaux lymphatiques, elle n'y roule pas si bien, qu'elle air la liberté de continuer sa route, comme elle le fait dans ses vaissaux même. Elle ne va pas loin sans s'arrêter à son tour, & sans s'y accumuler. C'est ainsi que la conjonctive rougit, toutes les fois que les conduits pellucides, qui sont repandus dans toute son étendue, sont si fort dilatez par quelque cause que ce soit, que la partie rouge s'y glisse, & s'y ramasse jusques au point d'en augmenter le volume, d'y produire de la douleur. de la chaleur, & pour tout dire enfin, une vraye inflammation. C'est encore ainsi que dans les attaques de Goutte & de certains Rhumatismes, qui suposent constamment des Concretions lymphatiques, les parties malades ont coûtume de s'enfamer, à raison du passage & de l'arrêt du sang proprement dit, dans les conduits naturelement des-

tinez à conténir la partie blanche.

L'Inflammation des prostates, & de leur voisinage même, dont il s'agit ici; ne se termine point, comme elle peut se terminer par tout ailleurs, par la resolution. Telle est l'action du virus venerien; qu'il en fait bientôt suppurer la matière, ronge le tissu des parties, & produit en un mot un veritable Ulcere. Les parties attaquées sont au reste si sensibles, que ce n'est pas merveille, si elles s'irritent en présence des matières, qui sont fournies continuelement. De là sans doute la vivacité des douleurs, & la tension frequente de la Verge. Surquoi on observera que si on ne se hâte de remedier au desordre, les irritations vont croître de telle sorte, que l'écoulement de simple qu'il étoit d'abord, se changera dans peu en cette espece de coulante qu'on nomme cordée. La raison en est, que le canal de l'urethre sur lequel la matière purulente agit sans relache, ne peut être ainsi frequemment agacé, que ses fibres ne se froncent outre mesure, & ne se resserrent même toutes ensemble, de façon que le calibre diminüe d'un bout à l'autre, Cest par là que le canal une fois rétreci perd de sa longueur, se durcit, & devient à quelque chose près, semblables à une corde de Violon, que l'aproche du feu oblige à se recoquiller. C'est ainsi que la Verge est tirée par le bas. & qu'elle fait la faucille.

Une coulante négligée, ou arrêtée avant le tems, tombe dans les Bourses, dit-on, le Scrotum s'ensie, les Testicules se tumesient, toute la partie est rouge, sensible & brulante; c'est ensin

une vraye inflammation qui se forme. Mais la mariére de la coulante pourroit-elle bien tomber dans les Bourses? Non sans doute; puisqu'il n'est pas possible equ'elle retrograde, ou pour mieux dire, qu'elle trouve une route. Comment - arrive-il donc que les Bourses acquiérent plus de volume, & s'enflamment même? C'est que le cours des matières ne sauroit ètre interrompu, quelque cause qu'on en accuse, qu'elles ne refluent dans la masse du Sang; ou ce qui est bien plus ordinaire, qu'elles ne s'engorgent dans leurs propres vaisseaux, & ne s'y accumulent, jusques-là que la circulation en est genée de proche en proche. De là seul l'augmentation du volume, la chaleur, la tension, la sensibilité, en un mot l'inflammation de toute la partie.

Rien ne prouve mieux que la coulante ne tombe point en effet dans les Bourses, & que ce n'est pas par là qu'elles se tumessent; que ce qui arrive à ceux qui étant attaquez de la coulante la plus légere, se sont extrêmement fatiguez à cheval ou à pied. Leurs Bourses s'enssent d'une manière prodigieuse, & s'enslamment bientôt, sans même que le cours des matières soit quelquesois supprimé. Au reste la coulante toute simple, celle qu'on nomme cordée, & la gonorrhée anciène ne diferent que du plus au moins, ou à raison du degré de malignité du virus, de la manœuvre qu'on à employée, ou du tems qui s'est écoulé depuis la

partie ou compe, tendede de la mante per entre

première apparition du mal.

CHAPITRE SIXIEME.

Prognostic de la Gonorrhée.

ES coulantes sont si communes, qu'on voit ped L de personnes courir le hazard, sans s'y laisser prendre. Il en est même, qui n'en tiénent pas grand compte, & qui s'y familiarisent de telle sorte, qu'elles semblent n'y faire point d'attention; elles n'u. sent quelquesois d'aucun Remede, & laissent tout à la nature. L'Ecoulement dure tant qu'il lui plait, & jusqu'à ce qu'il lui prenne envie de s'arrêter. Quelque inprudente que soit cette conduite, au moins n'a-elle pas le même danger, que traine après soi l'empressement de certains Malades à gueric trop vite. Rien ne le prouve mieux que le soin que nous prenons nous mêmes, en traitant cette Maladie, de laisser couler long-tems les matières, tans pour faciliter une issue libre au virus venerien, que pour donner le loisir aux Ulceres de se déterger. Nous faisons plus; non seulement nous laissons couler les matiéres, mais nous tachons d'en accelerer le cours, & de l'augmenter même, pendant que nous attaquons l'Ennemi d'ailleurs.

Sur ce pied là, seroit-il absolument impossible; qu'une coulante, simple comme je la suppose & peu maligne, abandonnée à elle même vint ensin à guerir? Je sais bien que je ne conseillerois point de suivre cette maxime à la Lettre, & tel voudroit il se reposer là dessus, qui pourroit bien garder une coulante toute sa vie, dont il seroit ensin épui-

sé, ou qui se changeroit en Mal de Naples. je crois même qu'avec quelque abondance, & quelque liberté que l'écoulement continue, il est bien dificile qu'une partie du virus, quoiqu'il ait la porte ouverte, ne s'insinue dans la masse du Sang, & qu'elle ne serve de levain à une Maladie bien plus serieuse. Mais la hate qu'on à de se voir incessamment delivré d'un flux incommode, est encore pire; on ne peut en tirer un bon augure. Ce sont, pour parler juste, deux extremitez qu'il faut sagement éviter: la première est suspecte, & la seconde dan-

gereuse.

Une coulante est plus ou moins incommode; selon qu'elle se trouve plus ou moins chargée d'accidens; il en est des benignes, & dont le Malade n'a pas beaucoup à souffrir: il en est qui sont presque insupportables. Les unes se terminent assez heureusement, & assez vite par les Remedes ordis naires. D'autres sont plus rebelles, & resistent plus long-tems. Il s'en présente qui laissent des grandes Incommoditez après elles, comme un flux de semence presque incurable, des incontinences d'urine, des dificultez d'uriner, des carnositez qui durent toute la vie; soit qu'on entende par là des vrayes excroissances, ou un gonslement simple, qu'on ne peut rabattre, (car la question n'est pas trop decidée encore) & autres incommoditez de cette espece, que le relachement des vaisseaux, l'errosion des parties, ou l'assoiblissement du ressort peut produire.

Quelque légere qu'une coulante paroisse, on a tort de la negliger; & les suites sont toûjours à craindre. Pour une qu'on guerit dans un espace de tems assez court, il y en a vingt qui trainent malvoit-on point qui coulent des six mois entiers. J'en ai traité qui ne cedoint point aux Opiates adstringentes, dont je me sers d'ordinaire, lorsque je suis assuré d'avoir détruit le virus par les Remèdes conconvenables. C'est que le vice est local, & on sais que nous nous trouvons quelquesois dans l'impossibilité d'y remedier. Il en est plus d'un exemple.

Il est vrai que l'écoulement diminue peu à peu & que tout se reduit sur la fin à quelque goutte de matière, qui s'étant ramassée pendant le sommeil, s'écoule le matin au sortir du Lit; & en
voila souvent pour le reste de la journée. Aussi ces
sortes des cas ne m'inquietent-ils pas beaucoup, &
une heureuse experience m'a apris que la guerison s'acheve d'elle-même après un tems; bien entendu cependant qu'il ne s'est point fait de delabrement trop considerable, & qu'il n'est point res-

té des carnofitez.

Toutes les coulantes, je l'ai dit plus haut, ne se terminent pas avec la même facilité & le même bonheur. Elles laissent, au moins quelques-unes, des reliqua bien tristes. Il n'est point de coulante qui ne guerisse, disons nous, si on en excepte la première de toutes, qui ne finit quelques point; façon de parler qui exprime assez bien les discultez presque insurmontables qui sont de son ressort. C'est ce qui a fait dire à certaines Personnes, que s'il faloit opter; le Mal de Naples proprement dit, seroit preserable à une coulante opiniatre & rebelle. Celles qui sont accompagnées de carnositez, ne sauroient être plus sacheuses; un slux de matière purulente qui ne tarit point, une ordure continuelle, la peine qu'on sousser à rendre ses urines pur les la peine qu'on sousser à rendre ses urines pur le peine qu'on sousser à rendre ses urines pur le peine qu'on sousser à rendre ses urines pur le peine qu'on sousser à rendre ses urines pur le peine qu'on sousser à rendre ses urines pur les peines qu'on sousser à rendre ses urines pur le plus se peine qu'on sousser à rendre ses urines pur le plus se peur le plus se peur le plus se peur la peur de la peur plus se peur le p

& la necessité qu'il y a de garder toujours une sonde de Plomb, prouvent assez clairement, ce semble, qu'il vaudroit en effet mieux pour le Malade, qu'il fut atteint d'une Maladie veneriéne complette, dont il seroit sûr de se voir bientôt délivré, que d'une Gonorthée d'autant plus incommode, qu'elle est longue, & qu'elle resiste à tout.

mode, qu'elle est longue, & qu'elle resiste à tout.

Après qu'on à éteint le virus, à qui la Gonorthée doit sa naissance; s'il reste un leger écoulement qu'on ne peut arrêter, ne seroit-on point
fondé à le regarder à peu-près comme des sleurs
blanches, qui rendent souvent tous les secours inutiles? J'avoue que je ne serois pas trop éloigné de
cette pensée; & l'Experience fait voir que l'un est
quelquesois aussi discile que l'autre à emporter. Mais
il y a une observation essentiéle à faire, & qu'on
ne doit point oublier; c'est que les Malades jetent
souvent fort mal-à-propos la faute sur nous, &
nous chargent du blame. Heureusement nous sommes au fair, & nous savons nous tenir en garde

contre les petites rules.

J'ai employé tous les remedes que vous m'avés prescrit, me disoit un jour un jeune homme à qui j'avois traité une Coulante; malgré tout cela je suis encore dans le même état. Il est vrai que l'ardeur s'étoit appaisée, que l'écoulement ne paroissoit plus, & que tout s'étoit calmé: cependant tout est revenu; & me voilà aussi peu avancé que le premier jour. Mais avés vous été sage depuis vôtre guerison, sui repondis-je, & n'avez-vous point courn de nouvelles avantures? Je l'avoue, me repliquation, je me suis échapé. Eh bien, ajoutai-je tout de suite, ce n'est plus la première Coulante qui doit vous inquièter; elle est déja soin; c'en est ici une

toute nouvelle qui demande un traitement nouveau.

Cela posé, on ne doit point être surpris que des Coulantes durent si long tems: on a beau travailler à reparer le désordre, quand le Malade travaille de son côté à l'entretenir. Toutes les sois au contraire que je puis compter sur la retenüe d'un homme qui se met entre mes mains pour être traité; que l'écoulement continue après les remedes, je l'ai déja dit, je n'en suis point en peine; je rassure le Malade, & je lui sais esperer qu'un peu de patience amenera une guérison parsaite; pourveu toûjours que la Gonorrhée ne soit point trop maligne.

ligne.

J'en ai traité une entre autres, dont l'écoulement alla à plus d'un mois après les rémedes. Comme ce n'étoit point le seul exemple; & parceque j'étois bien assuré d'avoir manœuvré dans toutes les regles, je ne m'attachai plus qu'à guerir l'esprit du Malade, toûjours frapé de ce qu'il ne voyoit point la sin de l'écoulement. Je n'épargnai rien pour l'encourager, en lui faisant observer que la quantité en diminuoit tous les jours; & qu'après ce que nous avions sait, il ne restoit pas le moindre doute que la cause du mal ne sur emportée. & qu'il ne dût la cause du mal ne sut emportée, & qu'il ne dût être parfaitement à couvert des suites. Ma grande raison étoit, que les principaux accidens ne subsissoint plus, qu'il urinoit avec assez de liberté; & que quelques frictions legeres que je lui avois fait don-ner au Perinée & aux Aines, devoint le tranquiliser pleinement, puisque le Mercure avoit porté un peu à la bouche. En esset, une petite élevation des gencives, un crachotement de quelques jours en étoint des bonnes preuves. Cette assurance se trouva entiérement confirmée dans peu de tems, par la

convalescence la plus heureuse.

Quand je dis que le Malade travaille de son côté à entretenir le désordre; on entend bien sans doute que c'est parcequ'il acheve de se gâter, & qu'il entasse mal sur mal, si je puis m'exprimer ainsi. Mais quoique ce soit là ce qu'il y a de plus ordinaire, lorsqu'on est assez depourvû de bon sens pour donner dans des nouveaux travers, pendant qu'on est dans les Remedes; je suis persuadé que quand bien même le commerce ne seroit point dangereux, les parties s'affoiblissent de plus en plus; au lieu qu'elles auroint besoin de repos pour se fortisser, & que l'Ulcere qui sournit toûjours ne peut se réunir. Voilà la seconde cause qui entretient l'écoulement, & qui le porte au-delà du tems où il devroit naturellement s'arrêter.

Si faut-il cependant se ressouvenir de la remarque que j'ai déja faite, qu'il est quelquesois des Coulantes aussi rebelles que les sleurs blanches des Femmes, si on peut comparer ces deux cas ensemble; & qu'on a bien de la peine à y remedier. C'est selon toute apparence, quand le virus a été si abondant ou si malin, qu'il a delabré les parties, de sa con qu'elles ne peuvent se rejoindre; qu'il a produit des callositez trop dures pour ceder à l'action du spécifique qui roule dans le sang, & qu'on n'a pû appliquer immédiatement dessus; des carnositez ou des gonssemens d'autant plus opiniâtres, qu'ils n'ont point de prise, ou qu'ensin il a totalement ruiné le ressort des Vaisseaux.

Toutes les fois qu'une Gonorrhée vient à se corder, soit que la trop grande quantité de virus y ait part, soit que la négligence du Malade, ou l'imperitie de celui squi en a soin, en doive être accusée, la Maladie devient d'autant plus sérieuse, que les accidens sont nombreux, pressans, & dissciles même à traiter. Celle qui s'arrête avant le tems, & qui est suivie bientôt après d'une ensseure des Bourses, demande les dernières attentions, & n'est pas sans danger.

CHAPITRE SEPTIEME.

Manière de traiter la Gonorrhée.

Le but principal qu'on se propose dans le trasse tement de la Gonorrhée, comme dans toutes les Maladies en general, n'est autre que d'en emporter la cause. Ce n'est cependant point par là qu'il convient de débuter d'entrée; & les préparations mercurielles qu'on employeroit d'abord dans cette vûë, quoique spécifiques pour la destruction du virus venerien, ne feroint qu'aigrir le mal, en augmentant la violence de ses simptomes. Cette intention ne peut être remplie, qu'on n'ait auparavant satisfait à deux autres particulières, qui demandent nos premiers soins. C'est qu'il importe avant tout, sur ce que nous avons établi plus haut, de calmer l'irritation, l'ardeur d'urine, & la dificulté d'uriner; & qu'il est essentiel de faciliter tout ensemble une issue aux matiéres qui se disposent à couler. Les remedes qui sont faits pour ramener le calme & appaiser les irritations, ont cela de propre, qu'ils aident en même-tems les matières à fluer avec plus d'aisance. Les uns diminuent le volume des fluides, & leur donnent moyen de se degager; les autres relâchent les parties trop tendues. Ceux-ci détrempent les molecules les plus grossiéres, & ceux-là ensin achevent de les mettre dehors. On comptend déja que les saignées, les bains, les émulsions, & les ptisanes, sont les secours dont on

attend ce double avantage.

Sur ce plan, on a coûtume de saigner le Malade de l'un des bras; & cela le nombre de fois que la nature du mal l'exige. Quoique ce ne soit guere ici le cas d'employer des purgatifs, on peut cependant y avoir recours, lorsque les simptomes ont perdu leur première vivacité, c'est.à-dire dès le moment que la tension & la sensibilité ont commencé à se ralentir. Les saignées ayant sufisamment désempli les vaisseaux, rien de plus convenable pour moderer la chaleur des parties, adoucir l'acreté des. urines, & en favoriser même le cours, que les émulsions cuites, preparées avec les quatre grandes semences froides, que nous faisons prendre soir & matin: c'est pour les rendre encore plus adoucissantes, que nous ajoutons à chacune environ une once de Sitop de Nymphæa, de Capilaire, de pié de Chat, ou de tel autre Sirop à peu-près semblable, qu'on juge à propos.

S'il est des cas où l'usage des Bains soit utile, c'est sans doute celui-ci; où il est non-seulement question de relacher des parties trop tendües, mais encore de détremper, de dilayer, de diviser & de mettre en mouvement des matiéres lourdes, épaisses, & qui ont peine à rouler. Il est vrai qu'on n'en a pas toûjours besoin, & qu'il est telle Coulante qu'on guerit avec les remedes les plus simples. Il faut observer d'ailleurs que tous les Malades ne sont point à même d'en faire la Dépense.

Mais il n'est pas moins vrai qu'on en retire un bien insini, & qu'on ne peut même guere s'en passer, toutes les sois qu'une Coulante est maligne, qu'elle vient à se corder, qu'elle est accompagnée de ten-sion, que les irritations sont vives, que les Malades ont toutes les peines du monde à rendre leurs urines, en un mot, quand les accidens sont portez à l'extrême.

On y suplée en partie au moyen des lavages que nous donnons interieurement. Ce sont les Ptisanes faites avec l'Orge, les Racines d'Althea, de Chien-dent, les Jujubes, &c. Sur quoi il importe d'aver-tir en passant, que les breuvages dans lesquels il entre un peu trop de temedes, deviénent dégoûtans, & que les plus simples doivent être toûjours pre-ferez. Il n'est pas de meilleure Ptisane que celle dont je me sers tous les jours, & que je fais pre-parer avec une bonne pincée de Capilaire, & deux pincées de sleurs de Mauve ou de Violette sur un grand pot d'eau de sontaine. J'ordonne même que la décoction soit legere. Désque les premières itri-tations ont un peu calmé, & que les matières com-mencent à se détacher sans peine, je sais dissoudre un gros de nitre purissé dans chaque pot de Ptisane, afin qu'il se separe une plus grande quantité d'urine, dont le torrent ne manque point d'entraî-ner les matières au dehors. C'est essectivement par là, c'est à dire, à l'occasion d'un flux d'urine plus rapide & plus abondant, que l'Ulcere se deterge d'une manière plus sûte & plus prompte. Un Malade peut prendre dans la journée un por ou un por & demi de cette boisson sans s'incommoder; & il en use pendant dix, douze, ou quinze jours, plus ou moins; ou pour tabler sur quelque chose de plus

On juge qu'elle est faite, lorsqu'au lieu d'une matière sale, corrompüe, de couleur jaune, ou d'un vert plus ou moins soncé qui couloit dabord, on n'apperçoit plus qu'une matière blanchâtre beaucoup moins épaisse, qui commence à siler, & dont le cours tarit d'un moment à l'autre.

Le petit lait n'est pas un temede à negliger, désque les premiers lavages ont emporté ce qu'il y a de plus grossier & de plus sale. Il est tout ensemble anodin & diuretique, & remplit par consequent les mêmes vûës. On le prèpare d'une manière fore aisée; on prend une truquette de lait de Vache, qu'on mêle avec autant d'eau de fontaine dans un plat mis sur le rechaud. Un seu moderé fais bientôt bouillir le mélange, qu'on écume continuellement jusqu'à ce qu'il ait diminué d'un tiers, ou plûtôt jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une serosité toute simple qu'on acheve de clarifier avec un blanc d'œuf. On le passe ensuite à travers un linge propre, & après y avoir dissout un morceau de sucre, on le fait prendre au Malade le matin à jeun, une heure ou deux avant qu'il se leve du lit. S'il le suporte sans peine, on lui en donne une seconde prise au moment qu'il va se coucher. On le fait continuer dix ou douze jours, plus ou moins, selon qu'on le juge à propos.

L'attention qu'on a de laisser couler long-tems les matières, & d'en accelerer même la sortie, est d'autant plus importante, qu'on donne tout ensemble moyen au virus de s'echaper. On empêche par cette manœuvre qu'il ne se mêle dans la masse des fluides, & qu'elle n'en soit infectée. Il seroit à craindre qu'une Gonorrhée arrêtée mal-à-propos, ne produise

produisit une Maladie veneriene complette; & érèsassurement c'est rensermer le Loup dans la Bergetie, que d'en suspendre trop vite le cours. Outre la satisfaction qu'on doit avoir de guerir sprement, je le repete, plus on insiste sur les lavages, plus l'Ulcere se mondisse; plus il est mondissé, plus la réunion est proche, plus ensin la guerison est avancée.

Des qu'on en est venu là, c'est aux Baumes naturels, ou à la Therebentine de Chio à achever de consolider les Parties ulcerées. Ces Baumes sont ceux du Perou, de Copahu, de Tolu, du Canada, ou de la Mecque. S'ils sont liquides, on les ordonne depuis quinze jusqu'à vingt gouttes, entre deux couches de Sirop de Capilaire ou de pié de Chat. Il est assez indiferent de prendre le Baume qu'on vent; il sufit que celui pour sequel on se détermine soit recent, & n'ait point été frelate. Si c'est un Baume solide, la doze est de quinze à vingt grains dans un peu de conserve de Roses, ou de Kinorrhodon. la Therebentine de Chio va au même but; on en prend un scrupule ou deux, qu'on dissout dans un jaune d'œuf en guise de digestif. On donne une prise de l'un ou de l'autre de ces Remedes le matin à jeun; & une seconde le soir à l'heure du coucher. On continue pendant huit ou dix jours

Le désordre une sois sini; les irritations, l'ardeue d'urine, la disculté d'utiner ayant disparu, la source de l'écoulement épuisée, l'ulcere heureusement consolidé; & pour tout dite ensin, le calme le plus parfait eut-il succède à l'orage, & le Malade sut-il délivré de tous les accidens qui caractérisent la Gonorrhée.

at on a contemploye jamais qu'une à

خام

on n'auroit pas beaucoup fait, si on n'apliquoit tous ses soins à détruire un reste de levain qui a pû demeuter; ou qui, malgré les précautions qu'on a prises d'estretenir l'écoulement des matières pendant le tems convenable, s'est peut-être insinué en partie dans la masse du sang. Comme il faut aller au-devant de tout, & qu'il est bon de prevenir des plus sâcheuses suires, on appelera le spécifique au secours. C'est ainsi que le Médecin achevera de faire ce qui sui reste auprès du Malade, & que le Ma-

lade lui-même sera sûr de sa guerison.

Cette importante & dernière sureté roule sur quatre ou cinq frictions mercurielles, qu'on donne autout des Fesses, mais sur tout au Perinée & aux Aines: Bien entendu que tout comme dans le grand Remede, on observera des interstices convenables d'une friction à l'autre. Quoique je place les frictions après les Baumes; rien n'empêche qu'on ne les pratique avant les Baumes même, ou dans le tems que le Malade met à les prendre. Que ce soit avant, pendant, ou après leur usage, n'importe; pourveu qu'on ne se presse point de frictioner, tans qu'il reste la plus legere irritation. On ne sera point surpris de cette Remarque, si on fait attention que les parties mercurielles qui passeroint dans le sang avant que le calme fut revenu, augmenteroint le désordre, & ne manqueroint point d'aigrir le mal.

C'est aux mêmes fins qu'on prescrit quelquesois l'Æthiops mineral, à la doze de douze ou quinze grains dans un peu de conserve, pendant huit ou dix jours. La panacée mercurielle, le Mercure doux à la même doze à peu-près, remplissent les mêmes vûes. On se fert de l'une ou de l'autre de ces préparations; & on n'en employe jamais qu'une à

la fois. Lorsque je trouve à propos d'en faire user, je donne la préserence à l'Æthiops preparé sans seu. Quoique ces Remedes puissent avoir de bon, j'aime encore mieux les frictions mercurielles, dont l'éssicacité est beaucoup plus certaine. J'avoüe d'ailleurs que je me désie ordinairement de la panacée, & du Mercure dulcisse, dont les préparations me paroissent suspectes; & on fera sagement de s'en désier. Ces sortes de Remedes, sur tout s'ils sont donnez par dess personnes peu versées dans la profession, sont sujets à produire des coliques violentes, des évacuations qu'on a peine à arrêter, & souvent même un flux de bouche incommode & inutile.

Il ne sera pas hors de propos d'avertir ici, que les préparations mercurielles, de quelque espèce qu'el-les soint, occasionnent des fontes, & augmentent souvent par là l'écoulement des matiéres. C'est sur quoi il saur avertir le Malade, asin qu'il ne s'allarme point, & qu'il ne s'imagine pas qu'on entretient, ou qu'on augmente son mal, au lieu de le guerir.

Les pilules mercurielles, dont on faisoit autresois tant de cas, ne sont plus d'usage; mais on peut se servir de ptisanes sudorissques pour achever de briser des molecules trop grossieres, qui ont éludé l'action du Mercure; & qui, par leur arrêt, causent souvent un vice local & rebelle. Pour rapeller tout au veritable point de vûë, il suit évidemment de ce que nous venons d'établir, que les calmans, les anodins, les legers diuretiques; & generalement tous les remedes propres à diminüer la masse des fluides, à temperer une chaleur brulante, & à procurer une issue libre aux matières qui ont dabord tant de peine à couler, remplissent nos premieres

Indications; & que le spécifique des Maladies venerienes sagement introduit au moyen de quelques legeres frictions, met la derniére main à l'ouvrage.

Il n'arrive pourtant pas toûjours que l'Ulcere se consolide à point nommé, quand nous le voulons. Les Banmes qui paroissent les plus efficaces, ne sont que trop souvent infructueux; & les adstringens même les plus forts ne font quelquefois que blanchir. Ce n'est pas qu'on doive les négliger; & quand ils ne procureroint d'autre bien, que celui de disposer les solides à reprendre leur premier ton, en absorbant les humiditez qui restent, & dont ils sont encore imbus; cet avantage n'est point à mépriser. Il est aisé de voir, que comme on se propose une double intention; de mondifier entiétement l'Ulcere, & d'en avancer la cicatrice en resserrant les parties, on ne sauroit mieux faire que d'unir ensemble les adstringens & les Baumes, afin qu'ils soint en état d'agir de concert. On employe avec succès le Cachou ou Terre du Japon, le Bol d'Armenie, le sang-Dragon, le Corail rouge preparé, la Terre scellée, les yeux d'Ecrevice, le Mastric, l'Ambre, & autres de cette espèce, avec lesquels on mêle quelcun des Baumes marquez ci-dessus, tels que celui du Perou, de Copahu, de la Mecque, ou du Canada. La doze de chacun des absorbans est d'environ une drachme; bien entendu pourtant que plus on prend de remedes, moins il en en entre de chacun. On les ordon-

ne en bolus ou en Opiate. Il n'est au reste nullement nécessaire de les mettre tous ensemble. On en choisit deux ou trois, avec lesquels on incorpore l'un ou l'autre des Baumes. Si c'est en bolus qu'on yeur les donner, on ne prepare qu'une prise à la fois; Quand c'est en opiate,

on en fait davantage, mais on fera bien de n'en preparer que pour quatre ou cinq prises seulement; quitte pour en preparer encore autant, s'il le faut dans la suite, & si les premières prises n'out rien produit. Chaque prise d'opiate doit être d'une drachme ou d'une drachme & demi au plus. On la donne le matin à jeun, ou bien le matin & le soir, si on le juge à propos. Je l'ai déja dit; si l'écoulement persiste encore après ces remedes, se Malade ne doit point se décourager; il tarira enfin, pour-veu cependant que les parties ne soint point trop delabrées, ou qu'il n'air point resté de carnosité; auquel cas, l'écoulement resiste souvent à tout. Le seul parti qui reste à prendre pour lors, c'est celui d'introduire une sonde de plomb dans la Verge, & de recommander au Malade de la porter aussi longtems qu'il sera besoin, pour rabatre ces gonflemens opiniatres. Il n'est même pas indiferent de porter s'il se peut, sur le lieu même une bougie chargée d'un peu de pommade. Mais, je le repete ici, ces malheureux restes sont très-souvent l'opprobre du Mêtier, on y échoue, & on n'en voit pas la fin quand on veut.

Après qu'une Coulante a été dûment traitée, on peut essayer, s'il reste quelque chose encore, des injections legerement adstringentes pour achever de resserrer les parties. Mais il ne faut absolument s'en servir, que lorsqu'on est assuré que le virus est totatalement détruit, & que l'Ulcere est bien detergé. Si on est obligé d'en venir là, on se sert d'une décoction d'orge d'abord, à laquelle on fair succeder une legere décoction de roses rouges, ou d'écorce de Grenade; ou bien on les mêle ensemble.

Les Eaux minerales froides, si la saison le per-

met, font ici merveille; en ce qu'elles achevent de charrier au dehors tout ce qui peut avoir resté de marière capable d'empêcher l'entière réunion. Ce n'est pas tout; elles rafraîchissent la masse des liqueurs, divisent les molecules trop lourdes, humectent les solides, & retablissent enfin un commerce general & aise. L'usage de ces Eaux est si avan-

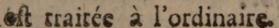
tageux, qu'on ne laisse de ces Eaux est si avantageux, qu'on ne laisse quelquesois point de les ordonner même en hiver, en prenant la précaution de les faire auparavant un peu dégourdir.

C'est là le traitement general qui convient à toute soite de Gonorrhée; il n'est plus question que de savoir se conduire, & d'appliquer chaque remede à propos: mais aussi c'est là ce qu'on peut appeller la Pierre de touche, que certe juste distribution ler la Pierre de touche, que cette juste distribution des remedes. Cette pratique paroît n'avoir pas beau-coup de dificulté; cependant tout le monde ne sait point en tirer également parti. Il ne suffit pas de connoître une Maladie, & les remedes qui lui sont propres; il faut de plus avoir vû des Malades, & ce n'est qu'à force d'en voir, qu'on se rend vraiment habile.

La Goulante qui vient à se corder, ne demande rien de plus que les autres, pour être traitée dans le régles; si ce n'est qu'après le nombre de saignées sufissant, on fait tremper la Verge quelque tems dans du lait tiéde; du reste, les autres remedes sont les mêmes. J'ajoute deux mots au sujet de cette espéce de Gonorrhée, qu'on dit être tombée dans les Bourses. La tumeur inflammatoire, qui la caractérise, indique particulièrement la saignée, qu'on réitere selon l'exigence du cas. Comme on n'a pas du tems à perdre, pour prevenir une supuration toûjours facheuse, & peut-être même quelque chose

de pis; je veux dire la mortification de la partie, qu'une trop grande tension pourroit bien attirer, si on n'y remedioit promptement; on applique au plûtôt le cataplame de mie de pain cuite dans du lait, qu'on renouvelle de moment à autre; ou plûtôt celui de pain cuit dans l'eau en guise de panade, qui n'est point sujet à se durcit comme le premier.

Desque la partie est un peu relâchée, on ne tatde point à leur substituer les cataplames emolliens & un peu resolutifs tout ensemble, qu'on prepare avec les pulpes emollientes & les quatre farines. La bouse de Vache est encore employée comme un bon resolutif. Quelques-uns enfin conseillent la terre cimolée, ou Terre des Couteliers, appliquée chaudement. La tumeur ayant disparu, la Coulante





'II. n'ell pas eate de rencontrer en pranque, des performes de l'un & de l'autre Sexe attaquet s de Calanterie! il m'est guere moins ordinante de les volt livides entre les mains de Cens, qui pour avoir un Tiere, n'en tout ni plus habiles en plus schoi-

rea. Telle eft fouvent lavidire en gain, qu'on entreppend des Malades, dont la poitrine ett affectee.

& qui le grand Remede ne peut qu'ene fonches

SECONDE SECTION.

REFLEXIONS SUR LA MANIERE de traiter les Maladies Veneriénes.

Quelque aisée que paroisse nôtre Méthode, tout le monde n'est point en état de la mettre heureusement en pratique.

CHAPITRE PREMIER.

La simplicité de la Méthode en a rendu l'usage trop commun.

S'IL n'est pas rare de tencontrer en pratique, des personnes de l'un & de l'autre Sexe attaquées de Galanterie; il n'est guere moins ordinaire de les voir livrées entre les mains de Gens, qui pour avoir un Titre, n'en sont ni plus habiles ni plus éclairez. Telle est souvent l'avidité du gain, qu'on entreprend des Malades, dont la poitrine est affectée, à qui le grand Remede ne peut qu'être suneste,

à moins que le danger qui la ménace, ne vienne du virus venerien même, qu'on ne soit à tems de le detourner par là, & qu'on ne puisse ensin le detourner que par là. Encore faut il une prudence consommée, & des soins tous particuliers pour aller au devant de ce qu'on apprehende. Il ne suffit même pas de connoître ce qui fait le peril & de savoir se conduire lorsqu'on est une sois engagé. Un homme sage prevoit les choses de loin, & ne s'engage qu'à bonnes enseignes. Il veut être assuré d'avance que le mal est guerissable, que les organes nécessaires à la vie n'en sont point endommagez, que le Malade est parsaitement en état de suporter l'action du secours qu'on lui offre, & qu'il y a ensin tout à esperer pour lui.

C'est par là qu'on vient à bout d'un cas dificile : voilà pourtant à quoi quelques-uns pensent le moins. & dès-là qu'il se présente une indication à remplir, on se met peu en peine de ce qui peut la détruire. Il semble qu'il n'y a plus qu'à mettre la main à l'œuvre, & que toute autre attention est

inutile.

Le croiratt-on? Il ne manque pas de ces Entrepreneuts hardis, qui n'hésitent pas un moment à
traiter presque toutes les Maladies chroniques,
comme autant de Maux veneriens. L'erreur est grossière, & la probité en soussire ; mais leur compre
s'y trouve. Le traitement des Maladies dont il s'agit
ici, est long, & pour l'ordinaire assez sucratif;
l'Arrêt est prononcé, & la Victime ensermée : c'en
est fait, son malheureux sort va l'exposer à une
épreuve; qui, quelque legere qu'elle soit aujourd'hui, en comparaison de ce qu'on la vue autrefois, ne laisse pas d'être d'autant plus sacheuse

M

qu'elle n'a point été méritée.

On en jugera par la restéxion suivante. Qu'un Malade chargé des présens de la Déesse entre dans le Remede, il ne va pas loin sans être soulagé; les plus violens simptomes calment, il engraisse même avant d'être au bout de la carrière. Que n'arrive-t il point par une raison toute opposée, à celui qui sans être coupable, a été condamné à la même peine? Non seulement il ne sauroit guerir, mais ses autres maux augmentent, il empire à vûë d'œil, & tombe dans un desséchement dont il n'est pas aisé de le faire revenir.

Les Charlatans, les Dispensateurs de Secrets, tout s'en mêle; les Femmes même n'en quittent point leur part, j'entens celles qui ont passé par les Classes, & qui s'imaginent que pour être au fait, il n'est question que d'avoir eu besoin de remedes dans leur petit particulier. On ne les a pas plûtôt traitées, qu'elles ne font aucune disculté de traiter à leur tour leurs bonnes amies & leurs

favoris.

Rien de plus aisé, ce semble, que de traiter une Ma'adie veneriéne, tant la Méthode que nous suivons à Montpelier est simple; rien de plus commun que de voir les Malades prendre de l'embonpoint, à mésure que les frictions avancent; rien
ensin de plus satisfaisant que d'être à même d'assurer dabord à la personne qui se consie à nous,
qu'elle ne court aucun risque, qu'elle n'a point à
souffrir, & qu'elle va bientôt reprendre sa premiere
santé. Le seul dégoût, si c'en est un, vient de ce
qu'on garde la Chambre, pour peu que la saison
soit rude; mais une quarantaine n'est pas fort longue, & d'ailleurs il n'est pas impossible de charmes

J'avoue qu'un Malade qui a ses raisons pour se acher, ne peut recevoir compagnie : en ce cas, on se dédommage par une lecture amusante. Les Errangers, que rien n'oblige à se priver de voir du monde, n'ont point cette gêne. Quoiqu'il en soit, la douceur d'un remede que nous menageons aujourd'hui de saçon à ne donner aucune inquietude, le repos qui commence à revenir, la joye que la diminution des souffrances ne sçauroit manquer de produire, & l'esperance dont on a lieu de se state d'être hors d'affaires dans peu, sont autant de sujets propres à banir la mélançolie.

Quand j'ai dit que les Malades se sentent soulagez dès l'entrée au remede, & qu'au lieu de maigrir, ils engraissent à proportion du chemin qu'on
fait; ce n'est pas sans raison, puisque je n'en ai
presque point vû à qui pareille chose ne soit arrivée. J'aurois plus d'un exemple à citer là-dessus;
mais outre que ce détail seroit long, l'Obser-

vation suivante en est une bonne preuve.

SIXIEME OBSERVATION.

Sur une Maladie Veneriène accompagnée de la plus grande partie des Accidens ordinaires.

Je sus appelé un jour pour une Femme attaquée d'une Galanterie complette. Le cas n'étoit point équivoque. Des pustules sans nombre couvroint presque tout le Corps, des douleurs vives se sai-

soint sentir dans les membres, les Parties se trouvoint toutes parsemées de Boutons & de Chancres; & pour tout dire ensin, des cretes sort longues avoint pullulé autour du sondement. Ce n'étoit pas merveille, qu'avec tant de Maux, la Malade eut perdu le sommeil, elle m'avoua qu'elle ne dormoit point depuis trois mois.

Comme le cas etoit pressant, je lui sis dabord ouvrir la veine du bras, je la purgeai le lendemain; & le jour d'après elle commença à se baigner. Quoique je donne aumoins dix-huit ou vingt Bains avant les frictions, je me vis obligé de passer par dessus les régles, attendu qu'elle avoit besoin d'un prompt soulagement. Je pris donc le parti d'en ordonner deux dans l'intervale des quatre ou cinq premiers Bains. Cette manœuvre me réussit parfaitement. Les douleurs surent suspendués, le sommeil revint la nuit même qui suivit la première friction; & les pustules, les chancres, les boutons, presque tout dispa-

sut immédiatement après la seconde.

Charmé de ce succès, je ne doutai point que tout n'allat comme je l'avois esperé. Je sis continuer les Bains; & dèsqu'ils furent sinis, la Malade sur saire gnée & purgée tout de nouveau; après quoi elle entra dans les frictions. On n'eut point d'égard aux deux premieres, qui n'avoint été données que pour pallier la violence des simptomes. Elle en suporta, on ne peut pas mieux, ce qu'il en falut pour la couvrir dans l'espace d'un mois. Loin d'être dégoutée, son appetit sembloit augmenter, la diéte lui étoit une espèce de suplice; & ce sut là sa plus grande soussirance. Cependant, comme il ne se faisoit que peu de dissipation chès elle, le lait, la soupe, & sur sur l'engraisserent bientôt au point

de la rendre méconnoissable.

On ne vit peut-être jamais de Cure plus heureusement terminée. Le remede, dont on n'est pas toujours maître d'arrêter la fougue, forsqu'on ne sait point le menager, ou que le Malade est trop susceptible d'impression, ne produisit aucun mauvais accident: une salivation toute simple, qui ne parut même que sur la fin, & qui ne dura qu'une nuir, acheva l'ouvrage. Les attentions que je donnai pour qu'il ne survint aucun trouble, ne furent sans doute point inutiles. Mais il faut convenir que le temperament de la Malade contribua infiniment à la réussite. Un tel aven coute d'autant moins, qu'il est des personnes, à qui on ne peut quelquefois qu'à grand peine épargner un flux de bouche incommode, capable même, si on ne savoit l'arrêter en suspendant le remede aussitôt, de nous faire perdre nos peines.

Toutes les fois qu'on rencontre des cas tout pareils. & qu'il ne se présente pas de plus grandes dificultez, la manière de traiter paroît un jeu. On se flate d'avoir constament le même bonheur en pratique; & c'est sans doute ce qui inspire tant de confiance, ou plûtôt tant de temerité à ceux qui ne sont point initiez dans le secret de l'Art. Mais qu'il s'en faut, dira un homme versé dans tout ce que la Profession a de plus caché, que la même facilité se présente par tout; & qu'on se trompe lourdement, si on pense que les choses aillent tous les jours au gré de nos désirs; on ne choisit ni les Malades, ni les temperamens. Que de bizarreries n'avons-nous point à combattre sans cesse! Voit-on deux personnes dont la constitution soit absolument la même, & chez qui une Maladie & ses simpromes se ressemblent parfaitement? Pour un seul raport, que de varieté dans le reste!

CHAPITRE SECOND.

Le Traitement des Maladies Venerienes n'est pas toûjours aussi aisé qu'on se l'imagine.

E viens de dire qu'il paroît d'abord extrêmement facile de traiter les Maux veneriens, parceque la Méthode que nous suivons à Montpelier est d'ellemême fort simple, & qu'il se trouve quelquefois des Malades d'un temperament si heureux, qu'on n'a nulle peine à conduire le remede jusqu'à la fin, sans désordre & sans trouble. Ces deux conditions réunies promettent en effet tout le succès qu'on peut attendre; & si les choses alloint toûjours de même, il n'est personne, ce semble, qui ne fût bientôt en état de traiter un Malade dans toutes les formes. Mais tous les cas ne se ressemblent point, tous les Malades ne sont point également constituez, nous l'avons déja insinué, & quoique la méthode soit absolument la même, on ne doit pas toujours manœuvrer de la même façon.

La diversité des circonstances demande autant d'attentions différentes. Un Malade a besoin d'une quantité d'onguent, dont la moitié nuiroit à un autre. Il faut donner vingt-cinq Bains avant les frictions à celui-ci, & celui-là au contraire est en danger de perdre la vie, ou tout au moins la partie sais

vorite, si on ne brusque le remede. Il n'ya quelquesois pas un moment à perdre, & ce seroit tout risquer, si on s'amusoit à le faire baigner simplement, sans lui donner au moins quelque, friction d'entrée. Il s'en trouve aussi qui ne peuvent supporter le nombre ordinaire des Bains. L'Observation suivante va nous démontrer la nécessité où on est de veiller à tout, & d'aller quelquesois contre les régles.

SEPTIEME OBSERVATION.

Sur une Maladie Veneriène caractérisée par un Chancre màlin.

Un Etranger étant arrivé dans cette Ville, de ayant donné dans les Avantures, se trouva tout à coup exposé à l'alternative la plus cruelle ou de perdre la vie, ou d'être privé pour toûjours de la partie qui avoir peché. On eut pourtant le bonheur de lui conserver l'un & l'autre par les grandes attentions qu'on lui donna. Il avoit passé depuis longtems par tous les dégrez, & il étoit fait au danger. Les malheurs ordinaires ne l'étonnoint plus, & il s'y étoit si fort samiliarisé, qu'il ne les regardoit que comme des legers caprices du sort. Il faloit un revers peu commun pour l'intimider, & ce sur dans Montpelier même que ce revers parut ensin; mais si terrible, que nous eumes toutes les peines du monde à le tirer d'affaires.

La Maladie se déclara par un Chancre malin; dont le progrez sut si rapide, que le corps caverneux gauche en étoit presque tout rongé, lorsqu'il nous appella à son secours. Je vis le moment où

la Gangtene alloit paroître. Il ne couloit déja plus qu'une matière sordide & très - corrompüe. Par dessus tout cela les bords de l'ulcere se trouvoint attaquez d'une sonsibilité extrème. C'étoit fait de lui, s'il est disseré. Nous ne petdimes pas un quart-d'heure; & pour attaquer le mal dans sa source, on ne se contenta pas d'appliquer des remedes sur l'endroit affecté; on le prepara tout de suite à passer par l'épreuve ordinaire. Quelque besoin qu'on est de le faire baigner, tant pour ouvrir le tissu de la peau, relacher les solides, donner de la détrempe aux liqueurs, & faciliter ainsi l'entrée au Mercure, que pour deterger la partie; il falut s'arrêter après le quatrième Bain. L'impossibilité où le Malade se trouva d'en suporter davantage, & l'obligation où on étoit de donner incessament la chasse à l'Ennemi, ne permirent point de les continuer.

On donna sur le champ la première friction, & les autres ménagées par des intervales convenables, allerent leur train, jusqu'à ce que le Corps sur couvert. Quoiqu'on attendit tout du remede, l'Ulcere ne sur point negligé, on avoit soin de le netoyer avec une décoction d'Orge; mais comme il devint encore plus sensible, les onguens les plus doux ne faisoint que l'irriter. Cela sur cause qu'on ne se servit pendant un tems que de beurre frais, jusqu'à ce qu'ensin le Remede ayant produit un heureux esset, & la grande sensibilité venant à disparostre, les chairs commencerent à se regenerer. On acheva de le mondisser par le moyen des Faux de Barege & de Balaruc. Le Malade reprit peu-à-peu sa première santé, il sur entièrement remis dans deux mois, & il s'en retourna chez lui.

CHAPITRE TROISIEME.

On abuse des meilleurs Remedes, faute de savoir distinguer les cas.

A Ptisane sudorifique a été recommandée com me un des meilleurs secours; on la faisoit aller autrefois du pair avec les frictions; on l'ordonnois fur tout dans la Gonorrhée. C'est assez : Un homme à routine croiroit manquer essentiellement à son devoir, s'il négligeoit d'en donner quelques Bouteilles a la pauvre Victime. Vous n'y penses pas, lui dit-on, votre Malade est sec, il est question de l'humecter; ou bien il a un ardeur d'urine & un écoulement qui commence; ce sont des calmans, & des anodins que vous devés dabord employer: point du tout, repond nôtre homme, la décoction des bois est reconnue pour un excellent Antivenerien; c'est une Maladie veneriene que j'ai à combattre, je ne saurois m'y méprendre, & je ne puis v remedier que par là. Qu'on décide de la justesse de ce raisonnement.

Il en est à peu-près de même des autres manières de traîter, & de la manœuvre d'un Ignorant à leur égard. Les préparations mercurielles suspendent quelques les progrez de la Maladie. En bien assurera celui-ci, je suis fondé à les prescrire; & si deux ou trois prises de telle ou telle préparation de Mercure sont en état de fixer la vivacité des accidens, quelques prises de plus acheveront la cure entière. Envain lui représenterions-nous, n'allés pas

M

98

si vite; une petite dose de ces remedes calme sonvent, il est vrai, des simptomes fâcheux, mais un trop long usage est suspect. Vous aurés des coliques tetribles à combattre, des évacuations abondantes par les selles, que vous ne pourrés arrêter quand il le faudra, il se présentera peut-être un flux de bouche capable de vous dérouter, & de mettre le Patient sur la litiére: Avis inutile; dès qu'il est décidé qu'un remede sait du bien dans un cas, il va trouver place par tout.

Je ne dis que ce que j'ai vû, & je ne suis sans doute pas le seul Médecin, qui a eu la peine de remedier aux malheureuses suites, que des préparations mercurielles données mal à propos, ont pro-

duites chès quelque Galant infortuné.

Entêtez que sont quelques-uns de la nécessité de la salivation, le Mercure cru, le Sublimé doux, la Panacèe, l'Æthiops mineral, & autres ingrediens propres à l'exciter au dessaut des frictions, vont être ordonnez sans distinction à tout venant. On diroit à leur compte qu'ils sont plus que suffisans pour gue-rir à coup sûr la Maladie veneriéne la plus inve-terée. Peut-être même seront-ils assez étourdis pour donner dans les mêmes vûes quelque préparation suneste. Mais malheur à quiconque aura eu l'imprudence de s'y livrer: s'il ne lui en coute pas la vie, au moins sais-je bien qu'il ne sauroit par la être delivré.

J'ai vû il n'y a pas long - tems un homme, qui manqua de crever, pour avoir pris d'une Drogue, ce sut sans doute quelque precipité, qu'un Ami tout-à-fait étranger en Médecine lui avoit donné. C'é-toit sait de lui, s'il eut pris la dose entière; heureu-sement il n'en voulut prendre a'abord que la moi-

tié, quoique le Guerisseur put lui dire pour l'obliger à n'en pas faire à deux fois. J'eus assez de peine à le tirer d'embarras; je lui prescrivis une grande quantité de lait, des Emulsions, des Douillons gras, & generalement tout ce que nous avons coûtume de donner à ceux qui ont eu le malheur d'avaler des Poisons corrosifs. Je le secourus ensin si

à propos, que je lui sauvai la vic.

Les sussumigations se repandent à droit & à gauche; écoutons ce qu'on en publie. Il n'est point
de Maladie veneriéne qui leur resiste; deux ou trois
tentatives mettent un Malade sur pié. Il n'est pas
besoin qu'on l'enserme; il va & vient, & ses Affaires n'en soussirent pas un moment. Qu'on nous dise
cependant les choses comme elles sont; cette méthode est-elle bien certaine? Pour s'en convaincre,
il est question de savoir au juste si tous ceux qu'on
traite sont aussi sûrement gueris qu'on s'en flate. Ce
n'est pas tout; & l'équité demande que si quelcun
est gueri par là, on nous donne une Liste exacte
de ceux qui ont été manquez. Disons plus: Quelcun a-t-il jamais été gueri radicalement, en suivant
une méthode pareille?

Un de mes étonnemens est qu'on abandonne un chemin battu pour suivre une route inconnüe, sous pretexte qu'elle est plus courte. Faut-il que l'exemple de tant de Dupes ne corrige personne? Tel est l'esprit de l'Homme, que le merveilleux le frappe toûjours. Il est vrai que l'espoir d'être bientôt gueri de ses insirmitez, sans douleur, se sans beaucoup de dépense, state infiniment : d'un autre côté, un peu d'effronterie est communement bien venüe, & ce

n'est que par là qu'on réussit aujourd'hui.

Si nous n'avons égard qu'à ce qui se passe] rous

les jours dans ce Païs-ci, j'ose avancer de concert avec les meilleurs Praticiens, que le flux de bouche est non-seulement inutile dans nos Contrées, mais encore souvent opposé à la cure des Maux veneriens. Sur ce pié-là, ceux qui soûtiénent qu'il doit être le but des frictions, ne sont pas mieux fondez. Je n'ignore point qu'il a encore des Partisans d'un merite rare & d'un Savoir distingué. Que sait-on? peut-être ont-ils autant, de raison d'en maintenir l'usage chez eux, que nous en avons eu de le proscrire de nôtre Climat. Tous les Lieux ne sont pas les mêmes; & telle manière de proceder est peu nécessaire, & quelquefois même nuisible dans un Païs, dont on ne sauroit absolument se passer ailleurs. Il n'est point impossible en effet, qu'il n'y ait bien de la difference de la pratique des Medecins placez plus près du Nort, à celle que nous suivons dans ce Pais-ci, & que l'une ne soit aussi heureuse que l'autre. Cette décision depend absolument de l'experience que chacun peut faire chez foi.

Ceci étant une fois bien entendu; que le flux de bouche soit inutile dans nôtre Pais, il est bien aisé de s'en convaincre. Nos Malades guerissent sans passer par cette épreuve; En faut-il davantage? Eh pourquoi ne gueriroint-ils point, s'il est des Malades chez qui on ne pourroit souvent l'exciter, quand on le voudroit bien? Dira-t-on que ceux ci ne sont point délivrez de leurs maux, parceque le Mercure n'a point agi sensiblement sur eux? Mais ils reprenent leur première fanté, tout comme les autres, la preuve est complette.

Examinons maintenant ce que produit le flux de bouche. Suivons ses progrez, & voyons s'il n'est pas

plus propre à faire échouer nos desseins, qu'à procurer une guerison sûre. Dès le moment qu'il commence, le Malade a le feu dans la bouche; bientôt les glandes destinées à la secretion de l'humeur salivaire, se gonflent, le gosier, les gencives s'ulcerent, & le sommeil disparoit. Ce n'est pas tout : comme on n'en est pas toujours maître, & que bien souvent on juge à propos de le soûtenir, il devient quelquefois si violent malgré les attentions, que les accidens en augmentent d'une manière prodigieuse; une bave horrible succede & coule nuit & jour, la langue s'ulcere comme le reste, & s'épaissit jusqu'à ne pouvoir demeurer en place, sort de ses bornes, & fermant le passage à l'air, met le Patient en danger de suffoquer; les yeux sortent de la tête, le visage & les dehots de la tête s'ensient, tout est enfin perdu si on tarde un moment à dissiper l'orage. C'est beaucoup même si on peut le detourner à tems.

Je veux cependant qu'on en vienne à bout; toûjours est-il certain que la Victime est épuisée inutilement, & que c'est à recommencer. Je consens
encore pour un moment, que les accidens ne surviennent qu'à la fin du remede, & que le Malade
guerisse; ce n'est plus qu'un Phantôme qui marche,
un Corps qui n'a que la peau & les os, qui ne se
soûtient presque point, & qui ne se retablira peutêtre jamais. Il n'est pas à plaindre, s'il ne lui en
coûte que les dents-

Je n'ai rien dit de trop; & je me suis vû autrefois à portée de connoître, & de voir de mes yeux le désordre que produit le Remede conduit par une main ignorante, & donné sans mesure. Le Public qui le sait, peut-il encore honorer de sa consian102

ce des Gens qui commettent des fautes de cette

Quand j'ai dit que la Victime est épuisée inutilement, & que c'est souvent à recommencer sur nouveaux fraix, ce n'est pas sans raison. En esset, est-il surprenant qu'une Cure soit manquée après une salivation abondante? Pour qu'un Malade soit sûrement gueri, ce n'est pas assez que le Mercure ait passé dans le sang; il doit s'insinuer dans toutes les routes, & parcourir les plus petites filières. C'est donc une nécessité qu'on le laisse courir à l'aise, sans quoi on travaille envain, & la cure est manquée. En êtes-vous surpris? En le Mercure n'a pas eu le tems d'agir; à peine est-il entré par une porte, que vous le chassez par l'autre.

Mais il ne s'agit point, repondra-t-on, de porter les choses à l'extrême; & c'est un juste milieu qu'il faut tenir entre une salivation insussiante pour la cure, & une salivation trop copieuse pour être en état de procurer une heureuse convalescence. Un flux de bouche trop leger ne sert à rien, & son trop d'abondance gâte tout. Ce raisonnement seroit juste, si on ne savoit combien il est difficile de tenir un sage milieu, & s'il ne nous arrivoit tous les jours de guerir les Maux veneriens sans le secours

de cette évacuation, quelle qu'elle soit.

Sans doute une espèce de comparaison qu'on fait entre le virus qui produit ces Maladies, & le venin d'un Animal quelconque, ou d'un Insecte, a été cause de cette erreur. Quelcun a-t il eu le malheur d'être piqué d'un Insecte venimeux; on employe aussitot les cordiaux & alexiteres, dans la vûë de chasser le venin par la transpiration insensible. C'est selon toute apparence sur ce plan,

qu'on s'est avisé de donner les Bois sudorisiques. D'un autre côté, comme la bouche est la voye que le Mercure semble affecter preserablement; & parceque dans le fond, c'est toujours évacuer le venin, que de le chasser d'une manière ou d'autre; on a convenu de lui laisser prendre cette route. Mais pourquoi chercher un raport qui ne fut jamais entre le virus venerien, & le venin des Insectes ou des Animaux? D'où vient qu'on ne regarde pas plûtôt les Maux dont il s'agit ici, comme des Maladies contagieuses qu'on guerit à coup sûr par l'application du spécifique qui leur est propre? N'emporte-t-on point la Gale au moyen du souffre; & les Dartres mêmes, si elles n'ont pas trop vieilli, ne cedent-elles pas à certains remedes qui leur sont proportionnez, sans qu'il soit le moins du monde besoin d'aucune évacuation?

Je l'ai déja dir: La pratique des Medecins placez plus près du Nort, peut être aussi bonne chez eux, que la nôtre l'est dans nos Cantons ; j'en appele à l'expérience. Je serois bien faché au reste, qu'on m'accusat d'agir dans un esprit de critique; mon dessein n'est pas de choquer des personnes que je respecte, & qui ne se déclarent sans doute pour le flux de bouche, qu'après en avoir reconnu la nécessité chez eux. Je n'ai eu d'autre vûë que celle d'exposer avec simplicité une méthode douce & facile, quand elle est bien conduite, dont nous retirons tous les jours les plus heureux succez; & c'est ce que j'ai fait plus haut. C'est selon cette méthode que nous tachons d'éloigner le flux de bouche autant qu'il est possible; & nous ne sommes jamais plus satisfaits, que lorsque nos Malades sont parfaitement gueris, sans avoir essuyé une évacuation aussi

incommode, & très-souvent infructueuse.

Je n'en veux ici qu'à ces Gens à routine, qui ne travaillent qu'au hazard, qui pensent folement que tous les cas se ressemblent, que la pratique est par tout la même, & qu'il est inutile de distinguer les tems & les lieux. Ils croyent qu'il n'y a qu'à voir des Malades pour acquerir de l'habileté; sans faire attention qu'il faut du Jugement pour discerner les choses, avoir l'œil observateur; & que tel a vû toute sa vie des Malades, qui n'a peut-être jamais vu une seule Maladie. J'en dis autant de ces Distributeurs de secrets, qui prevenus en faveur d'un Remede, dont ils ne connoissent ni l'application ni la vertu, le dispensent à tout venant. Une régle generale, à laquelle ils rappelent tout, dirige leur méthode; c'est la-dessus, comme sur un pivot, que tourne leur Savoir. Ne leur en demandez pas davantage, ils ne sont pas faits pour reflechir. N'exigez point d'eux qu'ils entrent dans le détail; toute Maladie veneriène supose dans leur petir sistème, le même traitement. La régle generale devient entre leurs mains une Selle à tous Chevaux; & dès là qu'ils ont appris qu'une chose con-vient, ils ne s'embarrassent plus si c'est dans tel ou tel cas. Les mauvais succès même ne sauroint les rebuter.

Il est vrai, leur dit-on, que les Medecins se piquoint autresois d'exciter le flux de bouche; mais considerez combien la pratique anciéne a changé. On couvroit tout le Corps dans sept ou huit jours au plus; & trois ou quatre frictions suffisoint pour cela; on observoit même de recommencer chaque sois par la partie qui avoit été frictionnée d'abord. On étoit obligé par là d'employer une quantité surprenan-

l'ordinaire les accidens les plus facheux. Il a falu nombre d'années pour reformer cette pratique, & ce n'est qu'après bien du tems qu'on l'a portée enfin au dégré de perfection & de douceur où nous la voyons aujourd'hui.

Si des Auteurs Modernes pleins d'Etudition n'ont pas laissé, en condamnant cette funeste méthode dans tout le reste, de retenir l'usage du flux de bouche; demandez leur si cet usage doit être general; ou plûtôt consultez les expétiences qu'on en fait dans les differens Pais, & conformez vous à

celui qui regne generalement chez vous.

J'ajoute un mot au sujet de ces Operateurs qui ne demandent qu'à trancher. Est-il question d'une tumeur veneriène aux Aines? que le Malade soit dans le Remede ou non, le fer est tout prêt, & la tumeur ouverte au plus vîte. Que la peau ne soit point épargnée. Belle & bonne incision cruciale, & que les Angles soint enlevez tout de suite. Inutilement voudroit on les arrêter. On a beau leur dire qu'il saut attendre l'esset du Remede lui-même, que les scictions peuvent sort bien resoudre ces sortes de tumeurs; & qu'on ne doit ensin se servir du couteau, que dans le cas où elles resistent à l'action du Mercure. Peine perduë, ils sont devenus sourds.

Un Phimosis se présente-t il? il n'y a pas à balancer; que le ser soit introduit, & que tout le prepuce soit tondu sans misericorde. C'estilià le sin du mêtier. Ce qu'il y a d'heureux pour le Malade, c'est qu'il est en droit de se flater en toute assurance, qu'il ne sera jamais plus attaqué d'un accident pareil. Parl ns sérieusement: Par quelle raison détruire tout le prepuce, s'il peut être conservé; & que ne vous contentez-vous d'une legere ouverture, qui remplira, sans delabrer, l'intention que vous avés de découvrir le gland? Langage qu'on n'entend point. Nous l'avons dit plus haut, cette Nation n'est point saite pour raisonner.

On ne peut douter qu'on ne soit contraint d'enlever le prepuce, toutes les sois qu'il est tombé en mortification, ou qu'il est attaqué de callositez chancreuses absolument incurables d'ailleurs. lositez chancreuses absolument incurables d'ailleurs. Mais qu'on l'emporte sans aucune nécessité, c'est une ignorance toute pure, ou l'envie de trancher qui conduit la main d'un Operateur cruel & peu instruit de son Art. Je ne saurois porter d'autre Jugement, après les exemples que j'en ai vû. Ce ne sont point les Phimosis veneriens seulement qu'on opere de cette saçon, je veux dire en détruisant tout le prepuce. On ne menage pas mieux les Phimosis naturels. Un Ensant âgé d'un peu moins de trois ans, que j'ai connu, & qu'un Phimosis naturel empêchoit de rendre librement ses Urines, n'en su délivré que par la perte de son prepuce. Si j'eus soupque par la perte de son prepuce. Si j'eus soup-conné le moins du monde qu'il pût se rencon-trer un Operateur assez étourdi pour le traiter d'une manière aussi cruelle; j'aurois évité ce malheur, en l'operant moi-même. Mais j'avoüe qu'il ne me seroit jamais venu dans la tête que quelcun sût capable de tomber dans une faute aussi grostion. Co. qu'il a d'heureux p

ed on droit do to flice on tons

for a sum is particularly distribution of the

CHAPITRE QUATRIEME.

Un Médecin experiment e se conduit selon l'exigence des cas.

Avis sur les différentes routes qu'on doit tenir , en Pratique.

N Medécin qui entend son Mêtier, agit bien differemment. Il se sert de nôtre méthode, mais loin d'en être Esclave, il s'en sert en Maitre. Il n'abandonne pas pour cela les autres secours; au contraire, son discernement ne paroît jamais mieux que dans le choix & l'application qu'il en fait. Ce n'est pas tout selon lui que tel ou tel remede soit destiné à détruire le virus venerien, il faut de plus que tel ou tel simptome en indique l'usage, que l'etat du Malade puisse s'en accommoder, & qu'enfin routes les circonstances réunies en demandent la préserence sur tout autre. C'est ainsi que quoique les remedes soint les mêmes, la manière de les appliquer varie à tout moment, & qu'un Medecin habile sait la diversifier selon les occurrences. Sa conduite fait un parfait contraste avec celle d'un Empirique aveugle, qui agit sans discernement, & qui dispense ses remedes à tort & à travers.

Veut-on savoir dans quelle occasion, & à quelle sin on doit donner la prisane sudorissque! Le voici. La personne attaquée a-t-elle passé par le remede

en forme, & quelque partie du Corps est-elle atteinte d'un vice local, que les frictions generales, ni l'application reiterce de l'onguent sur l'endrois affecté même n'a pû détruire? c'est dans ce cas que convient la décoction des Bois sudorifiques, pourveu cependant qu'on ait donné quelque relâche au sortir des frictions, & que le sujet ne soit point desseché; car dans cette supposition il seroit important de faire preceder les Bouillons de Poulez ou de Veau; les Eaux Minerales, si la saison est propre, le lair, & autres préparations dont le choix & l'usage sont indiquez par la disposition du Malade, & la qualité du mal. Une chose à laquelle il faut prendre garde, c'est que la ptisane ne soit point trop chargée d'abord. On ne sauroit faire trop d'attention, pour qu'un remede naturellement propre à échauffer, n'anime pas plus que l'état du Malade ne le permet.

Quoiqu'on ait pris toutes ses mesures, on ne se hazarde pas pour cela à promettre que le vice local sera détruit. La Maladie qui l'a occasionné peut guerir, & le vice local dementer incurable. Mais cette consideration ne nous empêche pas de manœuvier roujours; & quoique la Prisane ne produise pas constamment l'effet qu'on en espere, il est des cas où elle réussit. Elle donne du jeu aux solides, & augmente le mouvement des liqueurs; elle acheve de briser les molecules grossieres qui ont éludé l'action du Mercure. Par là elle est à portée de les chasser au-dehors, ou de les faire renerer dans les voyes de la circulation. Elle reveille le transpiration insensible, & provoque les sueurs; en un mot, elle dégage le sang de ce qu'il a de trop lourd, & remedie souvent à ces douleurs opiniâtres que le Mercure n'a pas sçu emporter. Il n'est

même pas tout-à-fait décidé qu'on ne vienne quelquesois à bout de ces dispositions dartreuses & de de ces vieilles Gales, qui sont entretenues par une lymphe engluée, & presque sans mouvement. Mais, je le repete, on ne doit point en stater le Malade, ni s'engager temerairement: c'est qu'il se presente des discultez presque insurmontables, & pour tout dire ensin, une impossibilité morale de délivrer une partie d'un vice local qui a pris possession. On y échoue la plupart du tems, & j'en ai des preuves.

Je le sais si bien, que lorsqu'il m'arrive de voir un Malade attaqué de Dartres, qui reconnoissent un virus venerien pour premiere cause, je lui sais bien esperer la guerison de la Maladie principale, mais je ne garantis jamais celle de l'accessoire, c'est à dire du vice local, à moins qu'il ne soit très-recent, & qu'il n'ait pas eu le loisit de s'entacinet.

Si la personne qu'on a à traiter ne peut absolument s'acommeder de la Ptisane ordinaire, pour être d'un temperament trop chaud ou trop sec, il reste une autre voye; qui, quoique plus longue, va au même but. On se contente de lui faire prendre du lait coupé avec parties égales d'une décoction de Salsepareille, ou d'Esquine, & on insiste long-tems sur ce Remede. Par ce moyen on satisfait à plus d'une indication: car le lait tempere l'action de l'Esquine ou de la Salsepareille; il humecte, & nourrit même le Malade, pendant que l'Esquine ou telle autre Drogue de même vertu, purisse le sang, & ne l'anime pas plus qu'il ne fant.

Le Médecin sait usage du Mercure crud, du Sublimé doux, de la Panacée, de l'Æthiops mineral, forsqu'il a besoin de calmer des accidens, qui dependant d'un virus venerien, se trouvent compliquez
avec une autre Maladie, qui demande dans ce moment sa principale attention. Dès qu'elle est heureusement terminée, il tourne toutes ses vûës du
côté du virus, persuadé qu'il est que les moyens
dont il s'est vû contraint d'user, n'ont fait au plus
que suspendre les efforts de l'Ennemi. Il prepare
ensuite son Malade, pour le mettre en état de
passer par l'Epreuve ordinaire, sans avoir égard aux
petits remedes qu'il a fait preceder; & qui, comme je viens de le dire, n'ont servi qu'à le rendre
maître d'une Maladie, à laquelle il doit maintenant donner tous ses soins. Voilà le verstable emploi de ces sortes de préparations.

Il sait encore tirer parti de l'un & de l'autre de ces Remedes, dans le cas des Gonorrhées; mais il n'y compte pas si fort, qu'il ne leur presere toûjours les frictions mêmes. Ce n'est tout au plus, s'il s'en sert, que pour assurer la cure, qu'il craint que trois ou quatre frictions au Perinée, autour des Fesses aux Aines, n'ayent pas pû achever. Cette précaution même lui paroît inutile, toutes les sois que le Malade se determine à passer dans les sormes; & c'est sans doute ce qui vaut toûjours mieux. Pour ce qui concerne les préparations suspectes, il ne consent jamais qu'on les donne interieurement, tant il saut se désier de ces drogues, dont les impres-

hons sont si dangereuses.

Les sussumigations trouvent leur place, quand par exemple, des callositez rebelles ne peuvent être emportées autrement. A cela près, il n'a jamais recours à ces sortes d'expédiens, plus propres à étous-fer une pauvre Victime, qu'à la tirer d'assaires,

Que doit-on penser du flux de bouche? Reduisons-le à sa juste valeur. Je ne pretens point qu'on doive l'exclurre tout-à-fait. Il peut avoir son utilité; & c'est en tant qu'il nous assure de l'action du Mercure. Il n'a rien de plus recommandable, & je suis fort éloigné de croire que la guerison du mal en dépende, puisque tant de Malades s'en passent heureusement. Toute autre évacuation est équivalente, si après avoir donné une quantité suffisante de pommade, les simptomes viennent à disparoître en entier. La salivation n'est qu'un écoulement tous simple, aussi peu fait pour mettre le virus à la porte, qu'une Diarrhéee ou une sueur abondante, que le Mercure donné en trop grande doze aura produite. S'il y a une difference, c'est qu'une secretion d'urine augmentée, une Diarrhée, une transpiration plus considerable, sont des signes équivoques de la penetration du Mercure dans le corps ; au lieu que la salivation en est une marque assurée, Voilà tout au plus en quoi il doit être preferé aux évacuations d'une autre espece.

Nous ne sommes pourtant pas fâchez, je l'avoüe; qu'il survienne quelque alteration à la bouche; au contraire, elle marque que le Mercure a porté, mais elle doit être legere. C'est tantôt une fort petite salivation, un crachotement tout simple, tantôt une chaleur un peu augmentée, on une élevation des gencives qui arrive, & avec quoi le Malade en est quitte. Si c'est là ce qu'on entend par slux de bouche, que cette modique secretion de salive; nous consentons sans peine qu'on la laisse venir, pourveu qu'on ne permette pas qu'elle aille plus loin, & qu'on ne la considere encore un coup, que comme signe de l'entrée du Mercure dans le

sang: auquel cas elle est dutout incapable d'évacuer le pretendu venin, qu'on ne détruit jamais plus sûrement, qu'en donnant tout le loisir au Mercure de séjourner autant qu'il le faut pour se glisser par tout. Nous l'avons déja établi.

Il est vrai qu'au deffaut du flux de bouche, nous faisons supléer autant qu'il est en nous, une quantité d'urine plus abondante, ou une transpiration au dessus de celle qui se fait naturellement. Dans cette vûë, nous tâchons de determiner le Mercute d'un ou d'autre côté, pour le detourner de la bouche; persuadez que nous sommes qu'il n'y a qu'à souffrir pour le Malade, lorsque le Remede s'y porte avec violence. Je dis avec violence, parceque quelque peu qu'il en arrive aux glandes salivaires, les suites sont à craindre, & ce n'est pas toujours la quantité qui fait le ravage. Cette méthode nous téuffit parfaitement, & l'analogie qu'on observe entre la marière de la transpiration, les urines & la salive, seconde assez bien nos desseins: c'est enfin par la que la Maladie cede, sans que le Malade soit obligé d'essuyer cont ce qu'une longue & importune salivation a d'incommode.

pressez point de l'ouvrir, si vôtre Malade est acenelement dans le Remede. Par quel endroit voudriez-vous l'exposer à soussir une Operation toûjours cruelle, & souvent inutile? Craignez-vous
d'ensermer le Loup dans la Bergerie, comme on
parle? Vaine apprehension. Le Mercute que vous
fites entrer par les frictions, n'est il pas destiné à
lui donner la chasse? Je conviens qu'il est quel quefois des cas difficiles, & qu'une tumeur a souvent
besoin d'un traitement particulier. Il n'est pourtant

tant pas tate que ces tumeurs guerissent par l'application de l'onguent même, qu'on aura soin de porter sur l'endroit affecté, sur tout si on y revient à plusieurs reprises; ou par le moyen des frictions ordinaires repandües sur tout le corps sans autre précaution. Pour le dire en un mot, le grand Remede est tel qu'il agit par tout, & qu'il produit, quoique de loin, des guerisons auxquelles on ne s'attendroit point, si on n'en étoit assuré par les expériences les plus heureuses. En voici deux exemples.

HUITIEME OBSERVATION.

Sur deux Maladies Veneriènes, dont l'une étoit accompagnée de Verrises qui convroint toute la face.

Il y a sept ou huit ans qu'un Etranger & son Epouse arriverent ici dans le dessein de se faire traiter d'une Galanterie déja ancienne. Le Mari qui étoit le seul coupable, me sit un détail de tous les revers qu'un mauvais commerce lui avoit attirez, & dont sa chere Compagne & lui se ressentoint encore. Ce n'est pas que leurs incommoditez fussent bien grandes, mais ils étoint gâtez l'un & l'autre, & le mal pouvoit devenir sérieux. Avec le deplaisir d'avoir derangé la santé de son Epouse, le Mari avoit un visage à faire peur, il étoit presque tout couvert de grosses pustules, qui le rendoint dissorme. Elles paroissoint comme entassées les unes sur les autres, sur tout à l'entrée des narines, & le Malade, ne pouvois presque plus respirer que par la bouche. Si quelqu'une venoit à tomber après une legere suppuration, il en sortoit aussitot une autre, souvent mê

me au lieu d'une, il s'en formoit plusieurs: on au-

roit dit que c'étoit une espèce d'Hidre.

Comme ils venoint d'un Pais, où cette Maladie n'est pas fort ordinaire, & où le Remede presque aussi inconnu que le mal, passe pour une épreuve des plus terribles & des plus dangereuses ; ils avoint pris congé & un congé fort serieux de tous leurs amis, dans l'incertitude où ils étoint de se tirer d'intrigue. Tel est l'effet ordinaire de la peur, qu'elle grossit toûjours les objets dans l'éloignement. Je tachai de les rassurer le mieux qu'il me fut possible, & je les mis incessamment dans le Remede, après les avoir dûment preparez. L'ennui fut la seule incommodité qu'ils essuyerent; il n'y eut ni bave ni salivation, il ne se présenta qu'une simple élevation des gencives, marque certaine de la penetration du Mercure. Ils prirent de l'embonpoint l'un & l'autre, & se retablirent parfaitement dans l'espace d'un mois & demi. Ce qu'il y eut de plus sarisfaisant pour le Mari, ce fut la guerison entiere de ses pustules, qui disparurent sans exception & Sans rerour.

L'Observation suivante est encore plus propre à convaincre tout esprit raisonnable, & à établir sans aucun doute qu'il n'est presque point d'accident venerien, que le Mercure ne puisse détruire, s'il est donné à tems, & si on n'a point trop laissé vieillir la Maladie.

NEUVIEME OBSERVATION.

Sur une Ophtalmie Veneriene.

Une Femme d'environ quarante ans attaquée

Me voyant à quelques jours de la aussi peu avancé qu'au premier instant, je me servis du Mucilage de graine de Psyllium tiré dans l'Eau rose, dont la Malade ne se trouva gueres mieux. J'employai aussi inutilement les sleurs de Paquerete écrasées & mises en forme de cataplame. Il parut cependant une espece de Bonace, & je crus que sans abandonner mes premieres intentions, je devois avoir égard à une chassie épaisse capable d'augmenter le mal. On auroit jugé qu'une dissolution de Sel de Saturne, de Sucre Candi, & de Tuthie dans l'Eau de Roses & de Plantain eut satisfait à tout. Je n'avois point onblié les préparations generales. La Malade sur purgée plus d'une sois; Cremes de Ris, Laitages, Bouillons rafraîchissans, rien ne sur épargné, sien ne réussir.

Je travaillois inutilement depuis un mois, & la Malade en avoit passé deux ou trois dans la souffrance, avant qu'on m'appelat. L'œil droit, dont l'Ophralinie s'étoit d'abord emparée, étoit le plus maltraité; la cornée perdit insensiblement sa transparence, & rout passage fut interdit à la lumière. La situation de cette Infortunée me touchoit d'autant plus, que je craignois déja qu'elle ne fût bientôt privée de la vûc pour toûjours. Ce n'étoit pas sans raison, puisque l'œil gauche étoit menacé. Je me harai de prevenir ce dernier malheur, en conseillant à cette pauvre Femme de se faire ouvrir un Cautere à chaque Jambe. Cette ressource se trouva aussi vaine que tout le reste. Desesperé de tant de mauvais succez, & ne sachant plus de quel côté me tourner, je m'avisai de lui demander si son Mari ne lui avoit jamais fait de mauvais présent. A cette question, elle m'avoua sans détour qu'elle s'étoit vûe une fois dans la nécessité de passer par le grand Remede; ajoutant tout de suite qu'elle en avoit fait l'épreuve, qu'elle se trouvoit parfaitement guerie, & qu'elle n'habitoit plus avec lui depuis ce temslà. Cette découverte me flata de quelque espoir, & sans m'arrêter à l'assurance qu'elle rachoit de me donner de sa pretendue guerison; je lui dis qu'il faloit nécessairement ou qu'elle eut été manquée, ou que son Mari lui eur donné de nouvelles marques de sa Galanterie. Je lui annonçai en consequence qu'il ne lui restoit d'autre parti à prendre, que celui de passer par une seconde Etamine. Cet avis l'étourdit un peu, mais il devint salutaire. Mon Jugement se trouva même confirmé par un nouvel aveu qu'elle me sit bientôt après, de deux sumeurs survenues aux Aines. Malgré tout cela je ne l'eus peut-être jamais fait consentir, si l'œil gauche qui s'étoit conservé jusqu'alors, ne se sut trouvé peu après dans un état presqu'aussi déplorable que le premier. La cornèe s'étoit épaisse déja, & n'avoit presque plus de transparence. Ensin, elle ne vit bientôt après pas plus de l'un que de l'autre.

Alarmée, comme on peut juger, & envelopée dans les plus épailles tenebres, elle m'envoya prier de revenir: Je n'eus point de peine à la determiner cette fois; elle donna les mains à tout, & il ne fut plus question que de la préparer au plus vîte. Je ne perdis pas un instant, & les remedes generaux étant finis, je la sis entrer tout de suite dans les frictions. Les trois premieres n'agirent point d'une manière sensible, mais la quatrième ramena la confiance & la joye. L'opacité dont la cornée de l'œil gauche étoit déja attaquée, commença à s'éclaireir; une espèce de toile qui la couvroit se dissipa peu à peu, & la vûë se retablit de jour en jour.

Les tumeurs des Aines, & quelques Chancres mêmes que la Malade n'avoit ofé accuser que dans ce moment, & dont les Parties étoint interieurement parsemées, disparurent tout ensemble, désque la vûë parut s'éclaireir: il n'y eut, si je puis le dire ainsi, qu'une seule époque pour tout. Un reste de douleur se faisoit encore sentir dans l'œil droit: & je me vis obligé tant pour l'appaiser, que pour arrèter en quelque sorte la sluxion, de faire appliquer à la Tempe du même côté, quelque grain de Laudanum étendu sur un morceau de tasseras en guise d'emplâtre. La douleur calma aussitôt, & la Malade se trouva extrêmement soulagée.

J'avois sa guerison si fort à cœur, & le succès repondoit si bien à mon attente, que je me deter-

peu au delà des limites ordinaires. Dans cette intention, désque le Corps fut couvert, je sis donner deux nouvelles frictions aux Fesses & aux Aines; après quoi j'ordonnai à la Malade de demeurer encore huit jours dans les linges. Il se passa ainsi une bonne Quarantaine, sans compter le tems

qu'il avoit falu pour la préparation.

Ce n'est même pas trop qu'un terme d'environ un mois & demi pour un cas aussi dificile. Un tems plus court auroit bien pû la faire échouer. Les remedes des Maladies longues, generalement parlant, n'agissent qu'avec lenteur. La vûë ne ponvoit se retablir en entier dès le premier instant qu'elle commença à s'éclaircir; c'étoit beaucoup qu'elle se sortissat peu à peu, & je m'étois bieu attendu qu'elle suivroit l'ordre des frictions. Quelque raison que j'eus d'être satisfait, la cure ne fut pas plûtôt achevêe, que j'eus un veritable regret de ce que la Malade avoit tant differé à suivre mes avis. Il y à tout lieu de penser que j'aurois pû lui conserver l'œil droit, si elle se fût determinée à passer une seconde fois, aussicôt que je le lui eus conseillé; puisque, malgré le désordre où il étoit, il ne laissa pas de s'éclaircir quelque peu, & de recevoir une soible sumiére quelques jours après qu'elle eut quitte les linges. Elle ne laisse pas d'être fort contente. Il n'est plus question d'Ophtalmie depuis long-tems, elle voit parfaitement de l'œil gauche, & le droit même reçoit un peu de lumiere. Du reste, sa santé est tout à fait retablie.

S'il est donc vrai, comme on n'en peut douter, que la cure des Maux veneriens soit souvent aussi discile à conduire; si elle a besoin de tant de mé-

magemens, s'il est absolument nécessaire de connoitre les diverses constitutions, s'il faut enfin savoir calmer au plûtôt des simptomes pressans; & prevenir de loin les mauvais effets que le remede peut produire, faute d'avoir pris d'avance toutes ses suretez; il n'appartient sans doute qu'à un Medecin prudent & experimenté, de prendre les mesures les plus convenables pour aller au devant de tout, & pour tirer un Malade d'intrigue. Je laisse à penser, si un homme qui n'a souvent que la plus legere teinture de ce qui concerne la profession, qui ne connoît qu'une pratique generale, qui n'a point ce genie propre à observer ce qui merite le plus d'attention, à distinguer les diferens cas, & qui n'a enfin jamais sçu s'accomoder aux bizarreries d'un mal capable de prendre toutes sortes de formes; je laisse à penser, dis-je, si un tel homme est en état de traiter surement; & si les Malades n'ont rien à craindre, lorsqu'ils se mettent entre ses mains.

Je finis par une remarque aussi importante, & qui regarde le Chirurgien. Ce n'est pas tout que de faire une Operation, si on ne la fait dans les regles, & si on ne la conduit à une sin heureuse. C'est beaucoup que de bien operer quand l'occasion s'en presente; c'est beaucoup encore si on est aussi attentif à éviter une Operation, lorsqu'on doit l'éviter, qu'à la pratiquer avec prudence & avec soin, toutes les sois que la nécessité le demande. Rien ne fait tant d'honneur que de sauver un Malade sans le mutiler. Piquez vous de connoître les remedes, & tenez pour certain, que quoique les Auteurs en disent, il n'en est point qui produisent tout ce qu'on leur attribüe. Il n'est à proprement parler, ni resolutifs ni maturans. En doutez vous? Combien

de tumeurs ne voit-on point qui suppurent malgré les resolutifs les plus forts? Combien qui se resolvent au contraire, qu'on a voulu faire suppurer? Point de moyen de regenerer les chairs, de les cicatriser, de faire exfolier, & de réunir les os, si la Nature ne le fait.

Observons la Nature, suivons ses pas, & que nos travaux se bornent à la relever si elle est abatue, & à écarter les obstacles qui pourroint l'arrêter. Attachons nous à connoître parfaitement une Maladie, & les remedes qui lui sont propres. S'il est question d'une playe, étudions-en la qualité; & soyons persuadez une fois pour routes, que la manière de panser la plus simple, la plus courte, & la moins chargée d'Onguens est la meilleure.

Je ne m'étendrai pas davantage sur une Matière que j'ai déja traitée ailleurs. On peut consulter la Dissertation Chirurgicale que j'ai fait imprimer il y à quelques années: on y verra assez au long ce qu'on doit penser au sujet des Playes en general & en particulier. As'n so meiernend el shierri ko

de faire une Operation, fi on net la fair dans les

Cest beautong and de bien operer quandil etechon sen presente coeff h. Mcolp Trone fron est-tulli

ariently dvirge une Operation, lort alond dolt le-

vicer, quià la pratique avec perdence acavectoin, toniers les fois que da décollicé le detrande. Rien

no fair tank d'honnont que de farveronne Malade

fans le mutiler, de propos de commiscoles renor-

des, de tenez pope certain, que sionque les Au-

tents en diferre ilen en ell pomt qui produitent tout

co an laur attubile. Il a ell is proposent parler.

Mirelelutiff nimaturant. Endouter vousit Combient



